

**NORTH
DONEGAL
HOTEL**

Théâtre

Olivier GABIN

Avril 2018

LES PERSONNAGES

Fiona O'BRENNELL épouse POLODENKO : la quarantaine, lieutenant-colonel des forces armées irlandaises, en poste au service de renseignement militaire G2 ;

Maud NEVIN épouse MURPHY : la quarantaine, paysanne et patronne d'un petit hôtel à Letterkenny, comté de Donegal ;

Theresa "Terry" MURPHY : la vingtaine, fille de Maud, travaille à l'hôtel avec sa mère ;

Rachel BREYER : La trentaine, agent de l'Irgoun en mission, sous couverture ;

Jaroslav WRZESINSKI : La quarantaine, ingénieur en électrotechnique, travaille pour l'Electricity Supply Board ;

Erika SCHÖRNE, épouse CLAYTON-SMITH : la quarantaine, rédactrice pour un guide touristique.

La scène représente la réception/salle à manger du North Donegal Hotel, celui géré par Maud et Theresa, un établissement typique de la fin des années 1940.

-ACTE 1-

SCÈNE 1 : MAUD, TERRY

La scène est vide au lever de rideau. Un téléphone sonne à la réception.

TERRY (*Hors scène*) — Laisse maman, j’y vais! (*Elle rentre par le côté cour et va vers le téléphone, qu’elle décroche*) North Donegal Hotel bonjour. . . Ah oui, maman ne t’a pas dit qu’il y avait des travaux, mais on peut venir par Speer’s Lane et Ard Odonnell, ça contourne les travaux. . .

MAUD (*Hors scène*) — C’est Fiona ?

TERRY — Elle appelle depuis la poste, elle est coincée sur Upper Main Street par les travaux de voirie au carrefour devant le Palais de Justice. Je lui dis de contourner par Speer’s Lane.

MAUD (*Qui entre par le côté cour, avec une marmite remplie de pommes de terre à éplucher dans les mains*) — Elle en a pour même pas dix minutes à pied, dis-lui bien qu’on est au croisement entre Sprackburn Drive et High Road.

TERRY — Maman me demande de te dire qu’on est au croisement entre Sprackburn Drive et High Road. . . Tu prends à droite avant les travaux, tu continue tout droit et Ard Odonnell est la rue sur laquelle débouche Speer’s Lane. Après, tu prends à droite et tu continue tout droit, et tu es sur High Road de nouveau en ayant contourné les travaux. . . D’accord, à tout de suite! (*Elle raccroche*) Elle va être là dans un quart d’heure au pire, vu qu’elle n’aime pas être dehors en pleine nuit.

MAUD — C’est pas encore le printemps, c’est vrai, mais il fait un peu plus clair le soir. . .

TERRY — C’est marrant qu’elle n’aime pas la nuit, tu m’avais dit que vous vous étiez déplacées exclusivement de nuit pour rejoindre Michael Collins à Cork depuis l’Ulster à la fin de la guerre d’indépendance.

MAUD — Les gens changent avec le temps, et Fiona a travaillé dans un beau bureau à Dublin depuis son mariage, ça change les habitudes. . . Enfin, elle est toujours la même, et tout ce temps que l'on a passé ensemble pendant la guerre d'indépendance et la guerre civile, c'était extraordinaire. . . Et ça, c'est quelque chose que tu gardes à vie!

TERRY — J'aurais pas ça maintenant. . .

MAUD — Tant mieux, parce que les temps ont changé. Une guerre, c'est toujours atroce, et c'est bien que l'on se soit évité celle qui a eu lieu contre l'Allemagne et le Japon. T'auras mieux dans ta vie, et dans un pays en paix en plus. Et ça, c'est inestimable.

TERRY — T'as pas de regrets, toi?

MAUD — De cette époque? Aucun. Quand Fiona nous a recrutées, les filles et moi, elle nous a dit qu'elle cherchait des volontaires pour faire de l'Irlande un enfer pour les Anglais, et qu'il fallait être prêtes à tuer des gens sans la moindre hésitation. J'ai dit oui, et je ne regrette rien. J'aurais pu rester avec tes grands-parents dans la ferme et continuer à élever des chevaux, comme on a toujours fait en famille. Mais quand quelqu'un comme Fiona vient te dire qu'elle a besoin de toi pour combattre pour ton pays et que tu vas être indispensable, tu ne dis pas non. C'est l'aventure de ta vie qui commence, quand tu es une petite paysanne du Donegal. . . Excuse-moi, on a du monde.

SCÈNE 2 : Les mêmes, ERIKA puis JAROSLAW

Entre Erika, avec une valise à la main, visiblement haut de gamme. Theresa s'assoit à une table du restaurant pour peler les pommes de terre.

ERIKA — Bonsoir, j'ai une réservation chez vous. . .

MAUD — Vous avez bien fait, parce que pour changer, on a du monde cette semaine. Généralement, fin février, il n'y a jamais personne et on ferme l'hôtel jusqu'au printemps, ma fille et moi, mais là. . . C'est à quel nom, je vous prie ?

ERIKA — Erika Clayton-Smith, je vous avais appelé depuis Londres, je ne sais pas si vous vous souvenez. . .

MAUD — Ah oui, quand je vous ai dit que sorti de Letterkenny, fallait pas compter sur l'électricité et l'eau courante. . . Mais bon, on est un hôtel grand confort, avec chauffage central, électricité et, chose rare en dehors de Dublin, salle de bains avec toilettes ! Ça m'a coûté une petite fortune de monter tout ça, mais ça commence à bien payer !

ERIKA — En tout cas, votre établissement est charmant, je ne regrette pas le voyage. . . Je pense que je vais le recommander dans l'édition de l'année prochaine du guide Clayton-Smith pour l'Irlande. . .

MAUD — Ah, vous êtes de la famille ?

ERIKA — Par mon époux, Bruce Clayton-Smith. . . Il est directeur de collection des guides pour les îles Britanniques, et il m'a demandé de faire quelques actualisations pour la République d'Irlande. Il m'a dit que le pays n'avait pas trop changé depuis son indépendance. . .

MAUD — C'est bien là le problème, on aimerait bien un peu plus de modernisme. . . Les chiottes dans la cour et l'éclairage à la bougie, c'est peut-être typique, mais on voudrait bien sortir du XVIII^e siècle, rien que pour avoir le même confort qu'à Dublin. . .

Entre Jaroslaw, avec une valise à la main. il se met dans un coin et attend son tour.

ERIKA — Enfin, c'est vous qui vivez ici. . . Mais ce serait dommage de perdre tout le charme de cette magnifique campagne irlandaise, vous ne trouvez pas ?

MAUD — Si le charme, c'est voir deux de mes frères crever du typhus avant d'avoir dix ans, je veux bien en faire cadeau au premier connard qui en voudra, et prendre l'électricité et l'eau courante à la place. . . (*À Jaroslaw*) Excusez-moi monsieur, c'est vous qui avez la seconde réservation de la semaine ?

JAROSLAW — Oui, Jaroslaw Wrzesinski, de l'Electricity Supply Board. Finissez donc avec madame, je ne suis pas pressé. . .

MAUD — Merci pour votre patience, je suis à vous dans un instant. . . Eh bien, madame, j'espère que malgré le confort moderne de mon établissement, -j'ai même poussé le vice jusqu'à avoir la radio dans la salle commune- vous trouverez votre séjour ici agréable. Vous avez la chambre 8, premier étage, je vous laisse vous installer. Si vous voulez dîner, c'est à huit heures ici, en bas, le repas fait 1 shilling 9 pence, mais faut aimer les patates. Remarquez, ça, c'est bien typique de l'Irlande. . .

ERIKA (*Elle prend sa clef*) — Oh, pour le prix, c'est tout à fait compréhensible, et je pense que vous savez en faire des plats délicieux! À tout à l'heure! (*Elle sort côté jardin*)

MAUD — Vaut mieux, il n'y a que ça à bouffer. . . (*À Jaroslaw*) Excusez-moi monsieur, je vais prendre votre réservation, vous êtes le seul homme qui vient prendre une chambre ici en cette saison, pouvez-vous me rappeler votre nom, je vous prie?

JAROSLAW — Jaroslaw Wrzesinski, de l'Electricity Supply Board si vous ne trouvez pas mon nom, j'ai pris une chambre chez vous pour les besoins de ma profession.

Un temps. Maud, perdue, cherche sur son registre et, finalement, trouve le nom et la réservation de Jaroslaw.

MAUD — Ah oui, il y a plein de ratures parce que ma fille a eu du mal avec votre nom, j'ai reconnu avec celui de votre employeur, vous avez bien fait de me le préciser. . . Vous venez ici pour le travail?

JAROSLAW — Pour la ligne à moyenne tension à 38 kilovolts qui va relier Letterkenny au reste du pays une fois que l'on aura construit la centrale électrique de Ballyshannon. C'est l'axe central d'alimentation en électricité du comté de Donegal à partir duquel l'ESB va électrifier toutes les campagnes.

MAUD — Si ça permet de fermer cette saloperie de centrale au charbon qu'on a ici, ça sera pas plus mal. . . Quand le vent souffle pas du bon côté, on en prend plein la gueule avec les fumées. Vous me direz quand est-ce qu'on sera branché sur le reste du pays.

JAROSLAW — Dans quatre ans, en 1952, le temps de finir la centrale. Les travaux pour la ligne débiteront deux ans avant l'inauguration, je suis ici pour déterminer le tracé et les besoins en branchements locaux à Letterkenny et dans les environs.

MAUD — Ah ben, c'est bien d'avoir quelqu'un chez nous qui travaille au progrès dans ce pays! Sorti de Letterkenny, l'électricité, les paysans du coin n'en ont pas. . . C'est la chambre cinq, au premier étage, j'ai pas chauffé le second vu le peu de clients que l'on a habituellement à cette période de l'année.

JAROSLAW — Dites-moi, vous avez quoi à votre menu à 1 shilling et 9 pence ?

TERRY — Du colcannon. C'est un plat avec des pommes de terre en purée et du chou blanc. nous y mettons des rashers, maman et moi, et ça nous fait un plat pour la semaine.

JAROSLAW — Des rashers ?

MAUD — Des tranches de lard grillées. Vous n'êtes pas du pays à ce que je vois ?

JAROSLAW — Comme mon nom l'indique, je viens de Pologne. C'est un peu long à expliquer, mais j'ai finalement atterri à Dublin après la guerre, et j'y ai repris le métier que je faisais avant l'invasion : ingénieur en production électrique. Vous me mettez une assiette de votre colcannon de côté, rashers inclus cela va de soi, ça me parle votre plat. *(Il sort)*

SCÈNE 3 : THERESA, MAUD puis FIONA et RACHEL

MAUD — J'avais jamais vu de Polonais avant monsieur. Ça a plutôt l'air de le botter, notre cuisine.

TERRY — S'il travaille pour l'ESB, c'est que le pays doit lui plaire. Ingénieur, tu peux travailler où tu veux dans le monde, avec ses qualifications.

MAUD — Ben, quelqu'un qui est enfin content de notre pays pauvre, ça court pas les rues... (*Entre Fiona. Maud se met au garde à vous*) Soldat Nevin au rapport lieutenant!

FIONA — Repos soldat! Maud la mitrailleuse, ça fait sacrément plaisir de te voir!

MAUD — Fiona, qu'est-ce que tu viens t'emmerder en plein hiver à Letterkenny? C'est pourtant bien Dublin!

FIONA — Ah oui, mais je suis là pour le boulot, je ne peux pas t'en dire plus... Toujours la forme à ce que je vois! Bonsoir Theresa, excuse-moi de t'emprunter ta mère pour la soirée, deux guerres ensemble, ça crée des liens.

TERRY — Bonsoir Fiona, et merci de venir nous voir ici hors saison, l'animation, c'est pas ce qu'on a en trop ici. Colcannon et rashers ce soir.

FIONA — Ah, rien que ça, ça vaut le voyage depuis Dublin! Maud, on en pousse une petite?

MAUD — Allez lieutenant, donnez la cadence!

FIONA — Tout de suite soldat, deux, trois...

FIONA et MAUD (*Elles chantent ensemble*) — Soldiers are we,
whose lives are pledged to Ireland,
Some have come
from a land beyond the wave,
Sworn to be free,
no more our ancient sireland,
Shall shelter the despot or the slave.
Tonight we man the "bearnabaoil",
In Erin's cause, come woe or weal,
'Mid cannon's roar and rifles' peal,
We'll chant a soldier's song.

MAUD — Ah, ça rappelle de bons souvenirs, comme quand ici on a attaqué la caserne des Black and Tans à la mitrailleuse et à la dynamite, la première fois que j'utilisais ma Lewis au combat... C'est devenu le poste de la Garda après la guerre

civile.

FIONA — J'ai vu, tu as des travaux de voirie aussi.

MAUD — C'est la nouvelle station d'épuration que la municipalité construit, ça demande qu'on revoie le plan des égouts, et ça fait pas mal de travaux en plus. Mais bon, si ça permet de ne plus entendre les pêcheurs râler que le poisson sent la merde parce qu'on balance tout le contenu des égouts à la mer, ça sera bien pour tout le monde.

Entre Rachel.

FIONA — Il est sacrément joli ton hôtel, tu as fait une bonne affaire... Tellement que tu as des clients en pagaille en ce moment à ce que je vois.

TERRY (*Elle se lève et va accueillir Rachel*) — Laisse maman, j'y vais... (*À Rachel, Maud va servir une pinte de bière à Fiona, et elle s'en sert une avant de trinquer avec Fiona*) Bonsoir madame, excusez-nous pour la réunion d'anciennes combattantes...

RACHEL — Oh, mais vous êtes toutes excusées mesdames, l'amitié, c'est tellement important... Rachel Breyer, je vous ai fait une réservation.

TERRY — Ah oui, je vois, votre nom est ici... Maman, c'est bien la chambre 6 pour madame Breyer ?

MAUD — J'ai écrit quoi ?

TERRY — Justement, j'arrive pas à te relire.

MAUD — Attends, je viens voir... (*Elle s'adresse à Rachel, visiblement gênée*) Excusez-nous, j'écris vraiment mal... C'est là, la chambre 6, pour madame... Breyer, c'est bien ça ?

RACHEL — Tout à fait, je suis là pour affaires, et j'ai bien aimé trouver votre hôtel, une de mes amies me l'a conseillé...

MAUD — Vous verrez, c'est comme à Dublin tant que le vent ne nous rabat pas la fumée de la centrale électrique. Si vous voulez, le menu de ce soir, c'est colcannon et rashers pour un shilling et 9 pences.

RACHEL — Volontiers, mais sans les rashers si c'était possible, s'il vous plaît. Je ne mange pas de viande, raison personnelle.

MAUD — Pas de problème, et si vous voulez une omelette à la place, c'est sans supplément. Je ne vous propose pas le poisson du coin, c'est pas ce qu'il y a de mieux.

RACHEL — Je suis partante pour l'omelette, vous êtes fort aimable madame. Je vais m'installer, c'est bien à huit heures le dîner ? J'ai vu ça à l'entrée sur votre enseigne.

MAUD — Eh oui, vous mangez avec le personnel, ma fille et moi, mais c'est pas cher et c'est bien irlandais, les clients adorent. À tout à l'heure ! (*Rachel sort*)

FIONA — Eh bien, les affaires tournent bien en ce moment.

MAUD — Pour une fin de février, c'est vraiment exceptionnel. Habituellement, on ferme à cette époque, mais on a eu des réservations en rafale, en plus de la tienne. Ça nous paye le chauffage central.

FIONA — T'es plus dans ta ferme de Trentagh à ce que je vois.

MAUD — Maintenant, c'est mieux de vivre en ville, on a l'électricité et l'eau courante. Et puis, les chevaux, ça va bientôt être fini. Tout le monde achète des tracteurs, et on va s'y mettre aussi, Peter et moi.

FIONA — Ton mari, il compte laisser tomber l'élevage de chevaux ?

MAUD — Pas tout à fait. On va faire des chevaux pure race désormais, moins de bestioles, mais plus de revenus.

FIONA — Des chevaux de course ?

MAUD — Eh ben non, ce qu'on a toujours fait, des chevaux de trait. Le vrai canasson à gros cul, qui tire sa charrette tranquillement. Il n'y a pas que les gitans qui nous en demandent des bestioles comme ça, on a des Anglais qui en ont besoin. J'ai une commande pour quatre percherons de la part d'une brasserie à Leeds, figure-toi. Un coup à gagner £1 000 !

FIONA — Ça alors, et qu'est-ce qu'ils veulent en faire de ces chevaux ?

TERRY — C'est pour leur publicité, ils ont une charrette de livraison qu'ils sortent lors des foires pour attirer les clients. Et ils sont en manque de bons chevaux de trait, ils ne trouvent que des carnes chez eux.

MAUD — Ils ont vu Rupert, mon cheval de trait qui me sert pour le boulot, et ils m'ont demandé si je ne pouvais pas leur en avoir quatre comme ça. Comme j'avais des juments pleines, je leur ai dit que c'était pas pour tout de suite, ils ont gardé mon adresse et ils m'ont demandé de leur écrire quand les poulains seront nés, ils reviendront les voir. J'aurais même un extra pour le dressage. (*À Theresa*) Chérie, tu as mis le colcannon à réchauffer ?

TERRY — C'est fait maman. Reste les rashers à préparer.

MAUD — Je passe en cuisine et je m'en occupe, tu gardes la réception. Allez Fiona, je te laisse prendre ta chambre. À tout à l'heure pour le dîner! (*Elle sort*)

FIONA — À tout à l'heure!

SCÈNE 4 : THERESA, FIONA puis JAROSLAW

TERRY — C'est pas courant que quelqu'un de Dublin vienne ici pour le boulot. Surtout de l'armée.

FIONA — On a des stocks de matériel un peu partout, et on a des surplus à vendre depuis la fin de l'Urgence. J'ai quelqu'un à contacter pour une vente.

TERRY — Et c'est utile de venir ici ?

FIONA — Le stock est quelque part dans un entrepôt militaire des environs, ça facilite les choses. Après, le reste est classifié.

TERRY — Je m'en doute. Et tu es avec maman depuis la guerre d'indépendance ?

FIONA — On avait besoin de quelqu'un qui sache s'occuper d'un cheval et d'une charrette pour transporter nos armes, j'ai convaincu ta mère de nous suivre. Quand on a pu piquer une mitrailleuse aux Black and Tans, on la lui a confié, et elle a fait tout notre appui-feu jusqu'à notre démobilisation, en 1923.

TERRY — Maman m'en parle comme de la meilleure époque de sa vie. Ça a du être dur pour elle, de revenir à la vie civile.

FIONA — Pas tant que ça. Elle voulait avoir sa ferme avec des chevaux, et la guerre, c'est prendre tous les jours le risque de se faire tuer. En plus de connaître le froid et la faim, et de devoir dormir dehors toute l'année, ou presque. Quoi qu'on en dise, la paix, c'est bien plus confortable pour tout le monde. On s'est battues ensemble pendant quatre ans, ta mère et moi, et nous avons été soulagées quand on a pu faire autre chose.

TERRY — Et toi, tu es restée dans l'armée ?

FIONA — Je n'avais pas de projets, j'étais enceinte de ma fille aînée et le pays manquait de gens capables de faire du renseignement militaire. J'ai signé, et je ne regrette rien. J'ai vu toute l'Europe, les États-Unis, et beaucoup de gens très célèbres. Tous nos Taioseach depuis 1924 par exemple. Et même monsieur Roosevelt, et celui qui était son vice-président à l'époque, Harry Truman.

TERRY — T'as quand même bien réussi ton coup.

FIONA — Comme le dit ta mère, il y a ceux qui subissent, et ceux qui vont de l'avant. Nous allons de l'avant, Maud et moi. Tu as prévu quelque chose, toi ?

TERRY — Moi ? J'adore m'occuper de l'hôtel, et je voudrais faire carrière là-dedans. Maman est d'accord pour que je travaille avec elle, mais ça va pas être facile. Le Donnegal, c'est complètement paumé comme comté. Et notre paroisse, Trentagh,

c'est toujours le XVIII^e siècle ! Mes parents se battent avec le comté et les autres paroisses pour qu'on aie l'eau courante, et je parle même pas de l'électricité ! Excuse-moi du terme, mais on doit toujours subir des vieux cons qui veulent continuer à vivre dans le noir et la crasse, avec la bougie pour s'éclairer et l'eau à aller chercher au puits ! Et on est en 1948, merde ! Pas au temps de Wolfe Tone !

FIONA — Laisse mourir les vieux attardés Theresa. Quand je vois le nombre d'adhérents au groupement pour l'eau courante dont tes parents sont membres, je me dis que ce n'est qu'une affaire de quelques années avant que tout le pays ne les laisse dans leur arriération. Je peux te dire qu'à Dublin, quand on a fait le programme d'élimination des taudis dans les années 1930, c'étaient les gens qui se battaient pour avoir droit au confort moderne. Mes parents n'ont eu l'électricité et l'eau courante, en plus du chauffage central, que quand mon frère aîné les a pris en pension chez lui peu de temps avant l'Urgence. Leur logement avait toujours les toilettes sur le palier, l'eau dans la cour et le gaz pour s'éclairer.

Entre Jaroslaw, avec un plan à la main.

JAROSLAW — Bonsoir, je suis un peu trop en avance pour le dîner à ce que je vois.

TERRY — Une petite demi-heure, le temps que tout soit prêt. Ma mère est en cuisine, elle s'occupe de terminer le repas. Je peux vous mettre la radio si vous voulez.

JAROSLAW — Merci, mais ça ne sera pas utile. Pour le dîner que madame votre mère ne s'affole pas pour moi, j'ai tout mon temps. Par contre, je ne sais pas si c'est possible, mais je prendrai bien une tasse de thé en attendant.

TERRY — Aucun problème, j'en ai de prêt sous le coude, et c'est offert par la maison. Depuis que l'on n'est plus dans l'Urgence, on n'a plus de problème pour en avoir, du thé. *(Elle se lève et va chercher une théière)*

JAROSLAW — L'Urgence ?

FIONA — C'est le terme que l'on emploie ici pour désigner la période de la Seconde Guerre Mondiale, vu que l'on était neutres.

JAROSLAW — Merci beaucoup pour cette information, j'ai souvent entendu les locaux employer ce terme, mais je n'ai jamais osé demander à quoi il correspondait... Puis-je m'installer avec vous ?

FIONA — Mais bien sûr, c'est toujours plus agréable de boire un thé en société que tout seul... Et vous vous êtes retrouvé chez nous comment, si ce n'est pas indiscret de vous le demander ?

JAROSLAW — Au départ, j'étais opérateur radio sur un navire de la marine polonaise, l'ORP *Zamiec*, un destroyer. Une fois que les nazis ont été vaincus, j'ai eu la

mauvaise surprise de voir que mon pays natal était redevenu une colonie russe... J'ai cherché à me reconvertir dans le civil à l'étranger et c'est votre ESB qui m'a proposé un emploi. J'ai répondu oui, et je me suis retrouvé ici.

TERRY (*Elle revient avec une théière et des tasses*) — Et vous aimez notre pays ?

JAROSLAW — Oui, beaucoup, et de plus en plus depuis que j'y travaille. Avec ma profession, j'ai l'occasion de voir du pays, et j'avoue qu'il est très joli. Entre mon métier qui me passionne, et les Irlandais qui sont très sympathiques, je me suis vite fait à ma nouvelle vie.

TERRY — Et ça vous dit pas de retourner en Pologne ?

JAROSLAW — Tant que les bolchéviks dirigeront mon pays, non. Mon père, qui était dans la cavalerie, les a fichu dehors avec Pilsudski en 1921, et ils sont revenus... Je suis bien ici, j'ai fait ma vie à Dublin, et je n'ai plus beaucoup de liens avec la Pologne. J'ai bien un frère, qui était dans l'Armia Krajowa, la résistance intérieure aux nazis, à Cracovie, mais il veut émigrer.

FIONA — C'est quand même dommage que vous soyez obligé de quitter votre pays natal pour vivre.

JAROSLAW — C'est la vie... Et puis, c'est une nouvelle opportunité de carrière pour moi, après avoir servi dans la marine. Changer de métier, ce n'est pas donné à tout le monde... (*Il se lève*) En tout cas, je suis ravi d'avoir fait votre connaissance. Comme quoi, même les petites villes de ce pays ont de l'intérêt. Je vais me changer pour le dîner, nous nous reverrons tout à l'heure. (*Il sort*)

TERRY — Très sympathique ce monsieur. Il doit convaincre beaucoup de monde quand il vient leur parler de leur mettre l'électricité à la maison.

FIONA — La simple envie de vivre avec son temps suffit à convaincre beaucoup de monde Theresa. Et c'était la misère qui a convaincu beaucoup de monde d'aller tenter sa chance ailleurs. J'ai un frère qui s'est installé à Boston parce qu'il en avait assez d'être pauvre. Je le comprends, avec mon enfance à Dublin nord, j'ai une idée de ce que c'est.

TERRY — Je te laisse la théière, je vais aider maman à la cuisine. Je sais pas ce qu'on a comme dessert, on ouvrira une boîte de fruits au sirop dans le pire des cas. (*Elle sort*)

SCÈNE 5 : FIONA, RACHEL

Restée seule, Fiona finit tranquillement son thé. Entre Rachel.

RACHEL — Excusez-moi, je venais faire un tour avant de dîner. Je voulais prendre l'air mais comme il fait déjà nuit.

FIONA — Il reste du thé si vous en voulez. Terry et sa mère préparent le dîner, ça va bientôt être l'heure.

RACHEL — Les autres clients sont restés dans leur chambre ?

FIONA — L'ingénieur voulait se changer, et je ne sais rien de madame Clayton-Smith. Elle doit sûrement trouver la salle de bains de sa chambre pas assez typique.

RACHEL — Les gens comme ça m'étonneront toujours. C'est comme pour venir ici depuis Dublin. En prenant le train, il faut changer à Sligo et prendre un autocar. Vous vous arrêtez en cours de route à Ballyboffey, charmante ville il faut dire.

FIONA — Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais elle est adjacente à celle de Stranolar, qui est tout aussi charmante.

RACHEL — C'est un fait, et c'est ce genre de détail qui fait de l'Irlande un très joli pays. *(Elle regarde autour d'elle)* Votre amie qui tient l'hôtel, elle est fiable ?

FIONA — Je ne lui ai rien dit, mais c'était ma meilleure combattante du temps de l'IRA. Si elle nous découvre, je pourrais lui donner une petite explication qui lui fera tenir sa langue. Elle n'est pas raffinée, mais elle est loyale, et intelligente.

RACHEL — L'Irgoun était très réticente pour m'envoyer ici, ils auraient préféré un rendez-vous à Dublin ou à Belfast. Plus pratique pour ne pas se faire repérer.

FIONA — Les espions égyptiens y ont aussi pensé, j'ai envoyé une équipe appât à Belfast pour détourner leur attention et les balader. Ils ont des agents infiltrés chez nous, mon service en a repéré certains. Ils sont à l'aise dans les grandes villes, mais ils se feraient immanquablement repérer s'ils venaient ici. Je vous sers un thé ?

RACHEL — Avec plaisir. *(Fiona sert une tasse de thé à Rachel)* Ils m'avaient dit à l'état-major, avant que je quitte Tel Aviv, que vous ne laissez rien au hasard, je vois que c'est une réalité. La grosse question, c'était de savoir si, avec le changement de gouvernement chez vous, le marché était toujours d'actualité.

FIONA — J'ai vu ça avec notre nouveau Taoiseach avant de quitter Dublin, pas de changement.

RACHEL — Heu... Rappelez-moi quelle est la fonction du Taoiseach, je m'y perd un peu dans vos dénominations en gaélique.

FIONA — Pour simplifier, c'est le chef du gouvernement, l'équivalent d'un premier ministre. John Costello a remplacé Eamon de Valera ce mois-ci, la semaine dernière, et il m'a confirmé que rien n'était changé pour cette transaction.

RACHEL — Quand il s'agit de casser les pieds aux Anglais, vous êtes forts !

FIONA — Ce qu'on veut surtout leur faire comprendre, c'est qu'on va définitivement quitter le Commonwealth sous peu, et devenir une république indépendante à part entière. Ce que voulaient les anti-traité en 1922.

RACHEL — Cela m'étonne que vous soyez toujours plus ou moins rattachés à l'Empire Britannique.

FIONA — Conséquence du traité d'indépendance de 1921 : nous sommes toujours légalement membres du Commonwealth. Mais il y a déjà eu pas mal de changement dans le bon sens avec notre constitution de 1937. Reste la question de quitter définitivement le Commonwealth. C'est en cours, notre nouveau Taoiseach va pousser notre parlement, l'Oireachtas, à voter une loi en ce sens.

RACHEL — D'où votre soutien à notre indépendance.

FIONA — Exact. Westminster doit comprendre que nous avons des moyens de nuisance à son encontre, mais je ne pense pas qu'ils fassent les difficiles. L'été dernier, ils ont bien lâché l'Inde, pourtant un gros morceau. L'Irlande, pour eux, ce n'est plus qu'un détail pittoresque.

RACHEL — Vous parlez un peu comme madame Clayton-Smith.

FIONA — Sur ce point, oui... Mais le plus important, c'est que je vais voir enfin ce pour quoi je me suis battu pendant deux guerres, plus une insurrection armée en comptant avec Pâques 1916. Dire que l'on s'est battus entre nous parce que nous n'étions pas d'accord sur les termes initiaux de l'indépendance, le traité de 1922... Les opposants voulaient tout, tout de suite, sans concession, quitte à continuer la guerre d'indépendance, et les légalistes, dont je faisais partie, voulaient régler la suite du problème par voie politique, et non militaire.

RACHEL — Finalement, l'Histoire vous a donné raison en tant que légaliste... Pour les termes de notre contrat, c'est toujours £10 000 pour 5 000 fusils, 500 caisses de munitions et 100 caisses de dynamite, avec les détonateurs adaptés.

FIONA — Pas de changement, embarquement à Dublin sur le cargo que vous avez désigné. Mes équipes le surveillent discrètement au cas où des saboteurs égyptiens

voudraient le couler à quai.

RACHEL — Menahem Begin, le patron de l'Irgoun, m'a dit que vous mettriez à coup sûr des équipes de surveillance autour du cargo. Vous avez des bons dans vos services, personne ne les a vus.

FIONA — Tout le monde a intérêt à ce que tout se passe de la façon la plus discrète qui soit. J'ai juste un coup de fil à passer pour que la cargaison soit débloquée, le chargement interviendra sous 48 heures, dès confirmation de votre virement.

RACHEL — Je passerai l'appel en votre présence pour la partie financière. J'apprécie tout le sérieux que vous mettez au traitement de cette transaction.

FIONA — C'est mon métier. Quand la sécurité nationale est en jeu, je suis envoyée sur le terrain pour ce genre d'opérations.

SCÈNE 6 : LES MÊMES, puis THERESA et ERIKA.

Entre Erika, avec un gros carnet de notes à la main. Elle semble intéressée par les prestations de l'établissement, et elle note les tarifs, affichés à la réception.

ERIKA (*Voyant Fiona et Rachel attablées*) — C'est plutôt bien comme établissement ici. J'ai cru comprendre qu'il y avait un autre hôtel en ville.

FIONA — Oui, c'est le Main Street Hotel. Il est moins cher, et on comprend pourquoi quand on y réside. Le chauffage central, le patron ne veut pas en entendre parler, et les toilettes sont sur le palier. Quand à la salle de bains, il y en a une seule pour tout l'établissement, et c'est le poêle à charbon de la salle à manger qui sert de chauffe-eau.

ERIKA — Moui... Mais je ne pense pas que la chambre simple là-bas coûte une livre et quatre shillings la nuit, comme ici.

RACHEL (*Elle se lève*) — Eh oui, le confort, ça a un prix, et je trouve qu'on en a pour son argent dans cet établissement. (*À Fiona*) Je vous fais confiance pour la suite, vous m'en parlerez demain. (*À Erika*) En tout cas, par ce qui vient des cuisines, je peux déjà dire que le dîner va être appétissant. Je vais me laver le visage avant de redescendre, à tout de suite! (*Elle sort*)

ERIKA — En tout cas, voici une cliente de satisfaite.

FIONA — Et vous ne l'êtes pas, vous ?

ERIKA — Oh, si, tout à fait! L'établissement est propre, mon lit est impeccable, la salle de bains avec la chambre est un plus incontestable, et comme l'a dit madame, l'odeur du dîner fait envie.

FIONA — Et vous cherchez des endroits typiques en Irlande ?

ERIKA — Oui, mon mari édite un guide touristique, et nous refaisons toutes nos éditions depuis que la Seconde Guerre Mondiale est finie. Pour le moment, pour des raisons pratiques, nous avons commencé avec le Portugal, l'Espagne, la Suisse, la Suède et votre pays, l'Irlande. Nous verrons pour le reste du continent d'ici deux ou trois ans...

FIONA — C'est vrai que pour l'Allemagne, par exemple, il va falloir sérieusement revoir vos recommandations.

ERIKA — Je ne vous le fais pas dire. J'avais plusieurs adresses d'hôtels à Königsberg et Danzig, entre autres, et j'ai peur qu'elles ne soient devenues... obsolètes...

Entre Theresa, avec les couverts pour le dîner, qu'elle va mettre à la table commune de la salle à manger

TERRY — Excuse-moi de devoir te chasser Fiona, mais je vais devoir mettre le couvert. tu as fini avec le thé ?

FIONA — Oui, et il était excellent. (*Elle se lève*) Je vais attendre l'heure dans ma chambre, j'ai un peu de lecture en retard. À tout à l'heure ! (*Elle sort*)

ERIKA (*À Theresa*) — Excusez-moi de vous déranger en plein travail, mais j'ai remarqué que vous n'avez pas de menu. Vous me direz, vous ne faites pas restaurant.

TERRY — Les plats, c'est plus une commodité pour les clients qu'autre chose. Maman m'a dit que la restauration, c'était un métier à part entière, et qu'elle prendrait un chef et son équipe pour notre futur hôtel à Trentagh.

ERIKA — Vous ouvrez un nouvel établissement dans les environs ?

TERRY — Oui, dans le petit village où mes parents ont leur ferme. Ils élèvent des chevaux, mais les fabricants de tracteurs vont leur prendre le marché. Alors, ils en profitent pour changer de métier. On a cet hôtel depuis deux ans, et ça marche bien. Surtout parce qu'on y a mis le prix pour les travaux.

ERIKA — Un établissement à la campagne, comme c'est intéressant !

TERRY — Il y a de la demande, et la région est jolie. Par contre, pour attirer les clients, je ne vous dis pas le prix qu'on doit y mettre. Il faut tout faire nous-même : le puits et la citerne pour l'eau courante, la fosse septique et le chauffage central au fuel pour le confort, et même acheter un groupe électrogène pour avoir l'électricité. L'ESB nous a dit qu'on n'aurait rien avant dix ans. Letterkenny n'est même pas branchée au reste du pays, et sans la centrale construite dans la ville avant l'indépendance, ça serait la misère ici, sans l'électricité.

ERIKA (*Qui prend des notes*) — C'est pour le guide touristique pour lequel je travaille. Et vous ouvrez quand ?

TERRY — Si tout va bien, cet été, avec les beaux jours. C'est le Trentagh Cottage, sur la route de Kilmacrenan, juste à la sortie nord du hameau. Faut sortir de la ville par Glencar Road, et tourner à droite sur la R249. On a déjà mis les panneaux pour les gens qui viennent en voiture, et la compagnie de taxis de la ville connaît bien la ferme. Mes parents ont vendu des chevaux au père du patron après leur mariage, quand ils se sont installés ici.

ERIKA — Ah oui, c'est sûrement celui qui m'a dit qu'il connaissait bien madame Murphy, votre mère, quand j'ai pris un taxi depuis Lifford pour venir ici... J'étais à Strabane, mais j'ai du faire un bout de chemin à pied pour passer la frontière, la compagnie de taxi m'a dit qu'ils ne desservent pas les trous à rats chez les loyalistes, dixit la personne que j'ai eu au bout du fil.

TERRY — Vieille histoire. Eddie McGarvan, le patron de la compagnie, a eu des membres de sa famille assassinés par les Black and Tans pendant la guerre d'indépendance.

ERIKA — Les Black and Tans ?

TERRY — C'est le nom des troupes paramilitaires que les Anglais ont envoyé en Irlande pour tenter en vain de ramener leur ordre pendant la guerre d'indépendance. Maman et Fiona en ont combattu pas mal quand elles avaient mon âge. vous ne semblez pas trop au courant de l'histoire locale, je me trompe ?

ERIKA — Je viens... du continent, et j'ai de sérieuses lacunes en la matière, je vous l'avoue. Je découvre comme ça, en travaillant avec mon époux sur les guides touristiques.

TERRY — Pour la partie Histoire, demandez à maman et à Fiona, elles l'ont faite. Les Donegal Special Rangers, elles en représentent 50% des effectifs à elles deux ! La police locale du temps des Anglais, le Royal Irish Constabulary, a mis leur tête à prix pour £5 000 ! Je ne sais pas qui sont les héros dans le pays d'où vous venez mais ici, on a nos héros de Pâques 1916, Michael Collins et des gens comme maman et sa copine.

ERIKA — C'est vrai que, par chez moi, nous manquons un peu de gens... qui ont eu une action positive envers l'humanité, ces derniers temps...

TERRY — Parlez-en à maman, elle vous racontera l'époque de la guerre d'indépendance. Dire qu'elle a eu comme chef Michael Collins en personne ! Le chef de l'IRA en personne, celui que l'on voit dans les livres d'histoire !

ERIKA — Je note votre conseil pour la partie... patrimoine culturel. Je vais poser mes notes et je reviens.

Erika sort et, sans s'en apercevoir, elle fait tomber quelque chose par terre. Theresa, qui a fini de mettre la table, s'en aperçoit, et ramasse l'objet. Il s'agit d'une sorte de livret. Intriguée, elle tente de le lire.

TERRY — C'est pas de l'anglais ça... Je vais lui mettre dans sa case pour le lui rendre plus tard... (À l'attention de sa mère, en cuisine côté cour) Maman, j'ai mis la table ! (Elle sort côté cour)

NOIR

-ACTE 2-

SCÈNE 1 : THERESA, FIONA

Au lever de rideau, Theresa est à la réception. Entre Fiona, qui vient des chambres.

TERRY — Salut, tu reste ici ?

FIONA — Pour le moment, oui. J'irais faire un tour en ville plus tard. Tu peux me compter pour le dîner. (*Désignant le téléphone*) Je dois passer un appel pour le travail à Dublin, c'est en PCV sur une ligne gouvernementale, c'est possible ?

TERRY — On a tout le pays, et même l'Irlande du Nord depuis ce poste. C'est pour tes histoires d'espionnage ?

FIONA — Tu te doutes bien que je ne peux pas répondre à cette question.

TERRY — Ça doit être passionnant le métier que tu fais ! Travailler dans l'espionnage...

FIONA — C'est passionnant, c'est vrai, mais c'est surtout un travail de bureau, contrairement à ce que tu pense. Notre service de renseignement, le G2, n'a pas beaucoup d'agents sur le terrain. Et nous passons quasiment tout notre temps à éplucher des documents divers pour essayer de trouver la petite bête.

TERRY — Il n'y a pas de service spécialisé qui envoie des gens liquider des ennemis de notre pays, par exemple ?

FIONA — Il y a bien un service action, mais quasiment tout leur travail consiste à faire de la surveillance policière de gens qui peuvent représenter une menace pour notre pays. Pour les espions étrangers qui tentent de venir voir ce qu'on fait chez nous, c'est un service spécialisé de la Garda qui se charge d'eux, en liaison avec le G2 bien évidemment. Tu veux te lancer dans la carrière du renseignement ?

TERRY — Moi, non. J'aime bien l'hôtellerie, et j'apprends le métier avec maman. C'est beaucoup de travail avec les chiffres, tu sais. Il faut compter l'argent qui rentre, faire des prévisions, passer des contrats... Là, maman est au marché avec la carriole, elle fait les achats pour la semaine. Depuis qu'on a une chambre froide en cuisine, c'est sacrément pratique ! On va même s'en acheter une petite pour chez nous, une

fois qu'on aura installé le groupe électrogène pour notre nouvel hôtel à la campagne.

FIONA — Elle devait pas s'acheter une camionnette, ta mère ?

TERRY — Si, c'est prévu et elle a l'argent. Mais le concessionnaire Ford de la ville lui a dit qu'ils allaient sortir un nouveau modèle cette année, et elle attend un peu. Rupert, notre cheval de trait pour la carriole, il est pas encore mort, et ça lui fait voir du monde de travailler un peu pour l'hôtel.

FIONA — Il ne faudrait pas qu'il vous quitte au mauvais moment ce brave Rupert. Ça serait bien pour lui d'avoir une belle retraite dans un pré en dehors de la ville.

TERRY — Depuis que papa a un tracteur, il a moins de travail, et ça le repose un peu.

FIONA — J'ai su pour le tracteur de ton père. Il est content de son Fordson ?

TERRY — Ah oui, tellement qu'il n'envisage même plus de faire le travail de la ferme avec des chevaux. Pour faucher le foin et le transporter avec la remorque, c'est autre chose qu'un cheval. Surtout qu'on gardait exprès les plus vieux et les moins d'aplomb pour nous, pour travailler à la ferme.

FIONA — Je pense que tes parents ont dû déjà avoir cette idée avant moi, mais il y a quelque chose qui est intéressant pour les vieux chevaux, je vois ça à Dublin. Dans les jardins publics, tu as souvent des manèges et des calèches pour amuser les enfants. Saiorse, ma petite dernière, en raffole. Ils prennent des chevaux pas cher, des animaux qui ne sont pas impeccables pour la vente, ou des vieux canassons en fin de carrière. Tu as un débouché là.

TERRY — Ah, c'est pas mal comme idée. Jusqu'ici, on vend ce genre de chevaux à des bouchers qui les exportent en France ou en Belgique.

FIONA — Ça a son intérêt. Le palefrenier que je connais, il a monté sa petite entreprise avec la ville pour faire ce genre d'attraction à Phoenix Park. Il avait une entreprise de livraisons pendant l'Urgence, mais les concurrents disposant de camions lui ont pris toutes les parts de marché. Il a trouvé ça pour continuer à gagner sa vie, payer ses cochers, et continuer à faire travailler ses chevaux.

TERRY — J'en parlerai à mes parents. C'est une bonne idée, et tu crois qu'ils feront ça ici ?

FIONA — Des promenades à cheval ? Ça serait une mauvaise idée de ne pas s'y mettre, la campagne est magnifique. Et tes parents pourront même proposer un service de navette à cheval depuis la gare routière, pour se rendre à leur nouvel hôtel. Les gens de Dublin que je connais, et les étrangers qui viennent voir notre pays, seraient ravis d'avoir ça. Et cela fera même une petite touche couleur locale. Comme tes

parents élèvent déjà des chevaux, pour leurs animaux vieux ou pas conformes pour la vente, c'est un avenir meilleur que la boucherie. . .

TERRY — On verra ça si l'hôtel à la campagne marche. (*Désignant le téléphone*) Tu n'avais pas un appel à passer ?

FIONA — Si, je vais le faire tout de suite. . . (*Elle regarde l'annuaire avec les instructions*) C'est pas comme à Dublin, il faut passer par un opérateur.

TERRY — C'est le problème ici, la compagnie du téléphone nous a dit qu'ils n'avaient pas encore assez d'abonnés pour mettre un standard automatique à Letterkenny. On leur a demandé de nous tirer une ligne pour la ferme, mais c'est pas demain la veille que ça se fera. Ils nous demandent £1 000 pour le faire. . .

FIONA — C'est le problème dans ce pays, on part de zéro. J'ai vu ça quand on a construit le réseau électrique national à partir de la centrale d'Ardnacrusha il y a de ça vingt ans. Le téléphone suivra. (*Elle décroche le téléphone et s'adresse au standard*) Opérateur ? Madame Fiona Polodenko, au North Donegal Hotel, c'est pour un appel à Dublin, Saint Stephen 10-34, s'il vous plaît. . . Oui, je sais bien que c'est un numéro gouvernemental, je travaille pour le ministère de la défense et j'appelle dans le cadre de ma profession. . .

TERRY — C'est Mary, t'en fais pas, c'est pas une lumière.

FIONA — J'ai vu, oui. . . Je sais très bien que c'est un numéro attribué au cabinet du Taoiseach, vu que c'est le Taoiseach en personne qui m'a demandé de l'appeler. . . Lieutenant-Colonel Fiona Polodenko, autorisation S comme Sarah 9-8-1-7 si on vous demande. . . Comment ça, l'ambassade d'URSS ? . . . (*Un temps*) Non, je suis de nationalité irlandaise, Polodenko, c'est mon nom d'épouse, je suis née O'Brennell. . . Oui, c'est ça, comme la combattante de la guerre d'indépendance, je suis de la famille. . . Oui, j'attends. . . Theresa, j'essayerai de voir où est-ce qu'ils en sont pour le téléphone automatique quand je rentrerai à Dublin.

TERRY — T'en fais pas pour Mary Merrighan, la standardiste. Elle est comme ça depuis qu'elle est petite. Quand elle était bébé, il y a eu le feu dans son berceau quand elle il était, et ses parents l'ont éteint à coups de pelle.

FIONA — Au moins, elle a un travail, c'est quelque chose de bien pour elle, même s'il faut faire preuve d'un peu de patience quand on l'a au bout du fil. . . Lieutenant-Colonel Polodenko à l'appareil, merci de me répondre en personne, je vais faire vite monsieur le Taoiseach. Notre correspondante nous a dit qu'elle ferait le virement dès confirmation de votre part. (*Un temps*) Je la vois ce soir, je lui ferai la confirmation. Je vous rappelle demain à la même heure. . . Pas de changement, j'en reste à ce qui est sur mon ordre de mission, bonne soirée monsieur. . . (*Elle raccroche*)

TERRY — Tu as eu le Taoiseach au bout du fil, en personne en plus !

FIONA — C'est l'un des privilèges que tu as dans ce travail. Je ne peux pas trop t'en dire pour des raisons évidentes, mais c'est une grande partie de mon métier, l'appui aux décisions du gouvernement en matière de politique internationale. Bon, je vais faire un tour, à tout à l'heure ! (*Elle sort*)

TERRY — À tout à l'heure ! (*Un temps*) Quand même, avoir le Taoiseach au bout du fil, c'est pas tout le monde qui peut le faire !

SCÈNE 2 : THERESA, ERIKA puis MAUD

Entre Erika avec une sacoche et un gros cahier à la main.

ERIKA — Ah, pas très aimable le tenancier de la Fisherman's Tavern sur le port ! Quand à la qualité de ce qu'il sert. . .

TERRY — On lui a toujours dit au vieux O'Reilly de se laver les mains avant de faire la cuisine, mais il ne veut pas nous écouter. Attendez qu'il prenne sa retraite, son fils est plus sérieux.

ERIKA — Je garde votre conseil bien en vue. *(Elle note quelque chose sur son gros cahier)* Sinon, l'Hibernian Restaurant, vous en pensez quoi ?

TERRY — Cher et très moyen. Ça attire la bourgeoisie locale qui n'a pas envie de faire la route jusqu'à Derry, chez les loyalistes, et qui veut avoir l'impression de péter dans la soie, comme le dit maman.

ERIKA — Deux livres et cinq shillings le menu, c'est un sacré coup de fusil. Si en plus, c'est très moyen. . . Reste le Letterkenny Rural Restaurant à voir. . .

Entre Maud, avec des cageots de légumes et de victuailles fraîchement achetées.

TERRY — Là, c'est une bonne affaire, et je dis pas ça parce que c'est un oncle du côté de mon père qui le tient. C'est que de la cuisine locale, mais c'est pas cher et c'est bon. Ratez pas l'irish stew du mercredi, c'est le meilleur de tout le comté. Maman, c'était bien le marché ?

MAUD — J'ai trouvé du blackpudding pour ce soir, ça changera des rashers. Ils avaient aussi des patates et des navets. Pas du primeur, vu que ce n'est pas encore la saison, mais ça ira. Et aussi des carottes et des poireaux pour faire la soupe.

ERIKA — J'ai bien aimé votre salade d'endives hier soir, et je serais partante pour une nouvelle session, si vous en trouvez.

MAUD — C'est du local, mais faut que je vois ça avec Humphrey et Dottie. Ils en cultivent et en vendent pour Letterkenny, mais s'ils ont vidé leur stock, faudra attendre l'hiver prochain.

TERRY — Justement, j'ai parlé du restaurant d'oncle Patrick et de son irish stew du mercredi.

MAUD *(À Erika)* — Ah oui, c'est vrai que vous vous intéressez à tout ce qui est traditionnel. . . Mon beau-frère a le coup de main pour l'irish stew, il est raisonnable sur les tarifs, mais faut pas vous attendre à de la grande gastronomie.

ERIKA — Ça tombe bien, c'est exactement ça que je cherche. Par contre, je n'ai pas les tarifs de monsieur votre beau-frère, il faudra que j'aille voir sur place.

MAUD — Paddy fait toujours son irish stew à six shillings la portion, patates en supplément pour cinq pence si vous trouvez que ça fait pas assez celles qu'il met avec. Le soda bread est offert.

ERIKA — Le soda bread ?

TERRY — Le pain levé à la levure chimique, c'est moi qui en fait ici, j'en ai préparé pour ce soir. Maman, si tu fais le blackpudding au dîner, ça ira bien avec.

MAUD — Tu as bien fait Terry, on en aura aussi pour demain matin au petit déjeuner. (*À Erika*) Eh oui, c'est ça la cuisine irlandaise traditionnelle. Par contre, j'aimerais bien avoir ce légume que Fiona fait souvent dans ses plats, cette sorte de grosse poire à la peau violette qu'on trouve qu'à Dublin, j'ai pas son nom.

TERRY — Des aubergines ?

MAUD — Ah oui, c'est ça, des aubergines. C'est sa mère qui en fait tout le temps, mais il faut des serres pour faire pousser ça. Déjà, les fils Doherty, s'ils arrivaient à nous faire des tomates sans y laisser une fortune en charbon, ça sera bien.

TERRY — On en fait venir du comté d'à côté, mais comme c'est chez les loyalistes...

MAUD (*À Theresa*) — Je vais mettre Rupert à l'abri avec sa carriole, tu surveille les cartons et tu tiens la réception, s'il te plaît ?

TERRY — Pas de problème maman. (*Maud sort*) Notre cheval, il se fait vieux, on le met au chaud dans l'annexe l'hiver, il y a son écurie.

ERIKA — Ah, vous utilisez encore un cheval pour vos fournitures, c'est quelque chose qui se fait rare, et c'est dommage. Dans mon pays, à Breslau... Heu, je veux dire, à Liverpool, il n'y a presque plus de livraisons en charrette à cheval. Tout le monde veut des automobiles pour faire ce travail !

TERRY — Ici aussi. Un cheval, il faut le nourrir, le soigner, l'abriter, et ramasser sa merde, même quand il ne tire pas une charrette. Un tracteur, une fois que vous n'en avez plus besoin, vous le laissez dans son hangar, et c'est tout. vous le reprenez le lendemain et vous n'avez qu'à tourner la clef pour qu'il démarre. Après, l'entretien, c'est remplacer l'huile toutes les 1 500 heures de fonctionnement du moteur, les bougies toutes les 5 000 heures, et mettre de l'essence dans le réservoir. Et un tracteur, ça n'a pas ses humeurs... Rupert, quand il est de mauvais poil, c'est fichu pour lui coller une carriole au train !

ERIKA — Peut-être, mais c'est quand même toute l'âme d'un pays qui s'en va, avec ses paysans attachés aux valeurs traditionnelles de la terre. D'abord, c'est la vie à la campagne, puis les fermes, puis les gens qui disparaissent, et on se retrouve dans un monde bien triste, où toutes les traditions n'existent plus.

TERRY — Faudra que vous m'expliquiez en quoi avoir l'électricité chez soi, plus l'eau courante et le gaz, ça fait disparaître les traditions. Enfin, si on estime qu'avoir les toilettes dans la cour de la ferme, c'est une tradition à sauvegarder ! Et c'est où au fait, cette ville de Breslau, dont vous m'avez parlé ?

ERIKA — Hem... Cela date d'avant mon mariage, j'ai habité cette ville avant de devoir partir suite à quelques légers changements de... disons... découpages de frontière, qui ont fait que j'ai dû déménager à la hâte vers Emden.

TERRY — C'est en Hollande, ça ?

ERIKA — Presque. Sur la côte, à l'est de leur frontière. Vous connaissez la Hollande ?

TERRY — Surtout ses fromages. On en importait avant l'Urgence, mais c'est pas encore ça pour le moment. Leur agriculture ne s'est pas encore remise de l'occupation allemande à ce qu'il paraît. Il y a une ville hollandaise qui fait du fromage qui a presque le même nom, je ne l'ai pas en tête. (*Entre Maud*)

MAUD — C'est Edam. Ils devraient en vendre à nouveau à l'exportation d'ici un an ou deux, le fils O'Brien me l'a dit. Il fait le commerce de fromages en famille, son magasin est en ville. Remarquez, on a pas mal de bons fromages ici, en Irlande, pour attendre que les Français et les Hollandais puissent à nouveau nous en vendre.

ERIKA — C'est bien intéressant tout cela. Bien, je vais voir pour réserver une table à ce restaurant sympathique, ce serait dommage que je rate une bonne adresse dans ce pays. (*À Maud*) Dites-moi, j'ai vu chez le boucher sur Castle Street qu'il faisait une spécialité appelée blackpudding, étonnant pour une boucherie. C'est quelle sorte de gâteau ?

MAUD — Ah, ce n'est pas du tout un gâteau, c'est un boudin noir irlandais. C'est plus du côté des comtés comme Cork que l'on trouvait ça habituellement, mais ça prend dans tout le pays. J'en ai ce soir au dîner si vous êtes partante.

ERIKA — Oh, avec joie ! Bien j’y vais, je vais passer à ce restaurant pour ma réservation. C’est un peu dommage de devoir se déplacer pour faire cette démarche.

MAUD — Que voulez-vous, mon beau-frère gère son commerce à l’ancienne. Il n’a pas le téléphone, comme au siècle dernier. . .

Erika sort.

SCÈNE 3 : THERESA, MAUD puis FIONA

TERRY — Je ne sais pas ce qu'ils ont tous ces gens à vouloir que l'on vive comme des misérables sous prétexte que c'est pas traditionnel d'avoir l'eau courante et l'électricité...

MAUD — Va comprendre. Fiona et moi, nous nous sommes battues parce que les anglais voulaient, justement, qu'on reste dans la misère. Et Fiona, elle milite avec une association pour que les cul-terreux comme nous puissent vivre à la campagne comme elle, à Dublin. Ton oncle Paddy, c'est pas parce qu'il aime ça qu'il a pas le téléphone pour son restaurant. Pas assez de lignes disponibles à Letterkenny qu'ils disent à la poste...

TERRY — Tu sais. Je me demande si on ne devrait pas faire un échange avec ces gens-là : leur laisser notre pays en l'état, sans téléphone, électricité et eau courante, et prendre leur place dans leurs grandes villes, Liverpool, Londres, Belfast ou Dublin. S'ils aiment la campagne avec les toilettes dans le jardin, ça risque de leur plaire.

MAUD — Toute l'année, tu peux être sûre que non. Tant que c'est que pour les vacances qu'il faut rester dans le typique, ça leur va.

TERRY — C'est complètement illogique tout ça.

MAUD — Il n'y a rien de logique à vouloir refuser les facilités du progrès qui vous permettent d'avoir une vie meilleure. Le bon vieux temps, ça n'a jamais existé. Et quand tout le monde dans ce pays aura chez soi l'électricité, l'eau courante, le téléphone, voire une voiture par famille, eh bien, tu trouveras toujours des abrutis pour dire que l'époque qu'on vit était formidable.

TERRY — C'est vrai qu'on a vécu sans eau courante ni électricité à la ferme, et qu'on s'en passait parce que personne n'avait ça dans le pays. Bizarrement, je préfère le confort moderne.

MAUD — T'as connu les deux et tu peux comparer. Va donc ranger les courses en cuisine, j'ai la comptabilité à faire.

TERRY — Je m'en occupe maman.

Maud passe derrière la réception, et elle ouvre un livre de compte. Theresa débarrasse la scène des cageots et des cartons que sa mère a laissés sur place en les rangeant hors scène côté cour. Entre Fiona, avec un gros sac à la main.

FIONA — Il y a bien quelque chose que ces salauds d'Anglais savent faire bien, ce sont les scones. Le boulanger de New Line Road en fait des bons, j'en ai goûté un en route, et je vous ai apporté les autres avant de tout manger. Ça ira bien avec le thé.

MAUD — Ah, les scones! Feu ma mère en avait fait sa spécialité. (*À Theresa, en cuisine*) Terry, tu peux nous faire du thé s'il te plaît? Fiona nous a apporté de quoi aller avec.

TERRY (*En cuisine côté cour*) — Je m'en occupe maman, il me reste le cageot avec les choux à ranger, et je m'y met.

FIONA (*Elle s'installe à une table côté jardin*) — C'est quand même bien Letterkenny, j'aime toujours venir ici. C'est en train de devenir le petit Dublin du Donegal, ça va t'attirer des clients.

Passé Theresa qui prend le dernier cageot présent sur scène et le ramène en cuisine côté cour.

MAUD — Il y en a qui trouvent que ça ne fait plus vraiment traditionnel d'être un pays moderne. T'es comme moi, t'as connu la vie à l'ancienne, et t'as pas envie d'y revenir.

FIONA — Quand ton frère aîné est en fauteuil roulant parce que le vaccin contre la poliomyélite n'existe pas, ça te donne une certaine vision... factuelle sur les inconvénients de la vie moderne.

MAUD — Ils n'ont pas connu la vie traditionnelle à la campagne les gens qui n'aiment pas le progrès... Tiens, à propos de progrès, tu dois déjà avoir ça à Dublin : on a un des fils O'Neill qui a ouvert un magasin sur Lower Main Street où il vend du lavage de linge. Tu viens le voir avec ton linge sale, il met des machines pour les laver à disposition contre paiement, et tu n'as plus qu'à attendre que la machine ait fait le travail pour toi. Après, tu n'as plus qu'à faire sécher ton linge et le repasser. J'ai même le prix, c'est un shilling le lavage.

FIONA — On a ça à Dublin, et ça prend de plus en plus d'ampleur. C'est un des fils de notre blanchisseur dublinois au nom bien célèbre qui monte ça. J'y suis allée une fois et c'est bien pratique.

MAUD — Jerry O'Neill m'a dit qu'il avait dû sortir £165 par machine pour monter sa boutique, et il en a dix. Ça coûte une fortune ces engins-là, mais ça fait un boulot du tonnerre. Et, surtout, t'as plus à te fatiguer. Tellement que chez Jerry, il faut faire la queue pour avoir une machine de libre. Il va vite les récupérer, ses £165 par engin! Ça coûterait moins cher, je m'en achèterais bien une pour l'hôtel...

Theresa revient avec une théière.

TERRY — C'est prêt! C'est O'Moran qui fait ça? Je ne savais pas qu'il en avait.

FIONA — Il m'a dit qu'il s'y était mis suite à des demandes de touristes anglais qui viennent passer le week-end ou les vacances ici. Il a beaucoup de demande à ce

qu'il paraît.

MAUD — Phil O'Moran est une perle comme boulanger. Et là, il s'est pas raté avec ses scones ! Ça a beau être anglais, j'en raffole ! T'as toujours ton adresse à Dublin ?

FIONA — Oui, la maison O'Hanrahan, un gars du nord de la ville, comme moi. Par contre, je n'ai pas vu de scones chez lui, je lui demanderai s'il en fait.

TERRY — J'ai la recette de grand-mère sous le coude, je peux vous la recopier si ça vous intéresse.

FIONA — Avec joie, ça me manque pour le thé.

MAUD — Ah, c'est toi qui l'as, je ne savais plus qui c'est qui l'avait dans la famille... (À Fiona) Ça, par contre, c'est pas prêt de disparaître, comme tradition !

SCÈNE 4 : LES MÊMES, JAROSLAW

Entre Jaroslaw avec une sacoche et un énorme carton à dessin.

JAROSLAW — Mesdames, bonsoir. J'ai eu une journée des plus enrichissante, mais je vais devoir trouver quelqu'un pour me laver et me repasser ma chemise de travail, j'ai malencontreusement renversé du thé dessus lors de ma présentation à la municipalité.

MAUD — Si vous avez un shilling à me consacrer, je vous la fais pour demain soir. J'ai du linge à passer chez le fils O'Neill demain matin, à l'ouverture de sa boutique. Le temps que ça sèche, vous l'aurez en début de soirée.

JAROSLAW — Vous me rendez un service considérable madame Murphy, je n'ai pas assez de rechange. J'aime voyager léger et je ne prends que l'essentiel. Je peux vous la confier maintenant ?

MAUD — Allez-y, je vais la mettre avec le reste du linge de l'hôtel. (*Jaroslaw lui confie une chemise blanche qu'il sort de sa sacoche, Maud la prend et l'examine*) Ben dites moi, c'est de la bonne qualité tout ça ! Sans indiscretion, vous l'avez eue où ?

JAROSLAW — Elle date d'avant l'invasion allemande, je l'ai faite suivre depuis mon pays natal avec la valise qui contenait tout ce que j'avais à l'époque. C'est du lin de Mazurie. Avec les Russes, ça m'étonnerait qu'on en trouve des comme ça aujourd'hui.

MAUD — Ben ça serait bien dommage, parce que c'est vraiment de l'excellente qualité. J'ai l'œil à ça, vous pouvez me faire confiance.

FIONA — Vous avez réussi à vendre votre ligne électrique à la municipalité ?

JAROSLAW — Franchement, si j'avais sous le coude dix millions de livres, mille ouvriers, cinquante contremaîtres et six mois de libres, je vous aurais branché la ville au reste du pays. Ce n'est pas l'enthousiasme, ni la demande qui manquent, mais les moyens. Sans parler du fait que le courant, il va bien falloir le fabriquer quelque part. La centrale de Ballyshannon qui doit le fournir n'en est, pour le moment, qu'au début de sa construction.

FIONA — Je comprends. Pendant l'Urgence, nous n'avions que Pigeon House à Dublin pour avoir du courant, et ça coupait tout le temps. Ça coupe encore de temps à autre, mais l'ESB va ouvrir une nouvelle centrale à North Wall l'an prochain, ça devrait s'arranger.

JAROSLAW — Là, on part sur deux centrales hydroélectriques en dix ans, –trois si on compte le projet du Dunlewey Lough, pour alimenter toute la région de Bunbeg et Derrybeg– et ça permettra de relier le comté au reste du pays dans un premier

temps, puis d'électrifier les campagnes ensuite. Si vous le voulez, je peux vous faire la présentation que j'ai faite à votre municipalité.

MAUD — Là, vous m'intéressez monsieur. J'ai trouvé un groupe électrogène pour mon futur hôtel à la campagne. C'est un surplus nazi que j'ai acheté l'an passé chez les loyalistes à Derry, et rien que le nom du fabricant, ça fait peur : Maybach. Il m'a coûté £150 le machin de chez Adolf Hitler, et j'aimerais quand même savoir si j'aurais l'occasion de l'amortir avant que vous ne branchiez la ville au reste du pays.

JAROSLAW — Il est en dehors de Letterkenny votre nouvel établissement il me semble.

MAUD — Trentagh, un petit village à environ cinq miles de la ville, vers l'ouest. Bien au calme, mais on n'a même pas l'eau courante.

JAROSLAW — Là, ça fait partie du plan d'électrification rurale, qui ne va pas brancher tout le monde tout de suite, et vous avez le temps de vous servir de votre groupe électrogène, facilement cinq à dix ans. Dans un premier temps, nous allons, à l'ESB, brancher les villes du comté. (*Il sort une carte du comté de Donegal de son carton à dessin, et il la cale contre une lampe de la réception*) La première centrale électrique est prévue à Cathaleen's Fall, à côté de Ballyshannon, et elle servira à alimenter tout le sud du comté de Donegal à son ouverture, en 1952 si les travaux avancent comme prévu. Seront reliés à cette centrale, bien évidemment Ballyshannon, mais aussi Donegal Town, Killybegs, sur la côte, et toute l'agglomération de Ballybofey, Stralornar et Drumboe. Comme Letterkenny et Buncrana ont leurs usines électriques, cela nous permettra de faire une électrification en deux parties. Avec la seconde tranche, avec la centrale de Cliff qui ouvrira trois ans après Cathaleen's Fall, nous tirerons vers le nord, depuis Ballybofey, la ligne en 38 kilovolts vers Letterkenny et Buncrana. Et nous complétons le tout avec une centrale de plus à Clady avant 1960, pour fournir du courant au nord-ouest du comté.

TERRY — Ça prend quand même du temps de faire tout ça.

JAROSLAW — Nous partons de rien, ou presque : à part Letterkenny et Buncrana, il n'y a pas de production d'électricité au Donegal. Pour le moment, nous avons tout juste branché Bundoran et Ballyshannon au reste du pays l'an passé, en anticipation des travaux de Cathaleen's Falls. Nous avons fait passer la ligne électrique depuis Sligo par la côte, ce qui va nous permettre de commencer les travaux de branchement des paroisses rurales de la région avec le plan d'électrification des campagnes.

MAUD — C'est bon à savoir tout ça ! J'avais insisté avec le père de Terry pour qu'on ne soit pas trop loin d'une ville quand on s'est mariés et qu'on cherchait une ferme à nous. On a failli se retrouver à Bellanamore parce qu'il avait une tante qui avait un ferme là-bas. Pour vous situer, c'est au milieu de rien à une dizaine de miles à l'ouest de Stralornar.

TERRY — Maman, tu connais papa mieux que moi. Il est le grand spécialiste des mauvaises idées, et heureusement qu'il t'a. Rien que pour aller à l'école, Bellanamore...

MAUD — Mon mari a fait la gueule jusqu'à ce qu'on trouve cet hôtel après l'Urgence et qu'on le remette d'aplomb. Et quand il a vu que les ventes de chevaux baissaient, il a vite compris pourquoi c'était intéressant de pas être trop loin d'une ville, et d'avoir une autre source de revenus. Bon maintenant, on aura notre second hôtel à faire tourner à Trentagh, mais comme on a mis le prix pour avoir le même confort qu'à Dublin, on peut se permettre de ne plus vendre de chevaux!

JAROSLAW — Avec votre permission, je vais noter l'adresse de votre second établissement. J'y passerai bien des vacances en famille. La région étant jolie, ça serait dommage de rater ça.

MAUD — J'ai fait faire des cartes que j'ai laissées à la réception, Terry, tu peux nous en porter une pour le monsieur, s'il te plaît? (*Theresa se lève et va chercher une carte de visite qu'elle rapporte à sa mère*) Pour réserver, c'est le même téléphone qu'ici, Letterkenny 28-16. La poste veut pas nous tirer une ligne jusqu'à chez nous pour le moment. Nous ouvrons fin juin, et nous avons encore de la place. Mais réservez vite, les chambres partent à toute vitesse, j'ai déjà plus rien pour juillet.

JAROSLAW — Je note... Merci pour les informations.

MAUD (*À sa fille*) — Je passe en cuisine, j'ai le dîner à préparer. Tu tiens la réception, s'il te plaît?

TERRY — Pas de problème maman, je me charge de ça.

Maud sort par le côté cour.

JAROSLAW (*Il range ses affaires*) — Je vais remettre tout ça dans ma chambre, inutile de vous encombrer avec mes affaires.

TERRY — Oh, vous auriez pu les laisser là, ça aurait fait de l'éducation pour les gens que ça intéresse de vivre dans un pays moderne.

JAROSLAW — J'en ai encore besoin pour mes visites à Cardonagh et Buncrana, mais, si vous voulez je vous enverrai des affiches promotionnelles de l'ESB pour la campagne d'électrification rurale dès qu'on en aura imprimé. À tout à l'heure. (*Il sort en emportant son matériel*)

SCÈNE 5 : THERESA, FIONA puis ERIKA

Profitant du départ des autres personnages, Theresa montre à Fiona la carte qu'Erika a perdue, après l'avoir récupérée dans le casier du courrier de la réception correspondant à sa chambre.

TERRY — Dis-moi, toi qui parles allemand, tu dois pouvoir me dire ce qu'il y a d'écrit là-dessus. C'est l'autre anglaise qui a perdu ça.

FIONA — Fais voir (*Elle prend la carte que Theresa lui donne*) Ah, oui... Ce n'est pas vraiment le genre de document que l'on peut montrer en société... Ça lui va bien l'uniforme à la madame Clayton-Smith... Ou plutôt, Schörne.

TERRY — Là, vu l'oiseau et la croix bizarre qu'il y a dessus, je me suis douté que c'était pas une carte de fidélité pour ton blanchisseur à Dublin.

FIONA — Ah oui, la fameuse maison James Hitler et fils, qui lavent vraiment plus blanc... Ils font du bon boulot cela dit en passant, et à un prix correct en plus. Je suis cliente depuis que je me suis mariée, et je peux les recommander.

TERRY — C'est pas eux qui avaient pour slogan : "Nous avons les moyens de vous nettoyer" ?

FIONA — C'est bien eux, mais pas officiellement. Ils n'ont jamais osé "La Solution Finale contre la saleté" quand ils ont voulu changer leur promotion l'an passé. Ils ont remplacé "Votre linge propre à Dublin depuis 1908" par "La blanchisserie numéro un des rives de la Liffey"...

TERRY — C'est vrai qu'ils n'ont pas un nom facile pour la promotion de leur métier. Mais, au moins, on ne risque pas l'oublier.

Entre Erika, avec ses notes de travail à la main.

ERIKA — Mesdames bonsoir... Décidément, j'ai bien fait de venir ici, il y a de jolis sites naturels à voir dans les environs. J'ai fait un saut au bureau de la compagnie d'autobus pour voir leurs lignes et ce qu'ils desservent dans les environs, c'est important pour le tourisme. Rien que le Lough Swilly, ça vaut le voyage. J'ai réservé un aller-retour pour Buncrana, c'est joli comme bourg à ce qu'on m'a dit.

TERRY — Ils ont déjà l'électricité là-bas, ça ne vous dérangera pas trop leur centrale électrique locale ?

ERIKA — Ah, pas vraiment, vous savez, le tourisme industriel, ça intéresse plus ma belle-famille...

FIONA (*Montrant la carte perdue à Erika*) — Ah, au fait, tant que j’y pense, Terry a récupéré un petit quelque chose à vous que vous avez perdu.

ERIKA — Ah oui, ma carte. . . C’est un souvenir de mon pays natal, quelque chose de sentimental. . .

FIONA — Avec “National Sozialistische Deutsche Arbeiter Partei” écrit dessus, c’est un drôle de souvenir que vous gardez de votre pays natal. . . Cela dit en passant, l’uniforme vous va très bien.

TERRY — Heu. . . Fiona, c’est quoi cette entreprise ?

FIONA — Une autre maison Hitler, qui a fait récemment un autre genre de nettoyage. . .

ERIKA — Heu. . . Oui, enfin, c’était une organisation. . . obligatoire en Allemagne pour avoir droit à une carte de rationnement, une sorte de service de distribution, si vous voyez de quoi je veux parler.

FIONA — Si vous voulez. . . (*Elle lui tend sa carte*) Je vous rend votre carte, die Sie an der Rezeption verloren haben. . .

Un temps. Erika est surprise de voir que Fiona est germanophone.

FIONA (*Elle lui rend sa carte*) — L’allemand, ça aide toujours pour la diplomatie, le métier que je fais. J’ai aussi appris l’espagnol et le français, en plus du russe et de l’ukrainien avec mon mari.

ERIKA — Ah, je n’aurais jamais cru que vous exerciez ce genre de profession.

FIONA — Là, je suis en civil, je suis officier des forces armées de ce pays. En tout cas, vous avez choisi le bon parti pour voir du pays en épousant un fils de la famille Clayton-Smith.

ERIKA — Vous connaissez ma belle-famille ?

FIONA — Votre beau-père, Wallace Clayton-Smith. Un grand nom du Foreign Office spécialisé dans les affaires européennes, avec qui j’ai eu de nombreux contacts professionnels. . . Et un grand spécialiste de l’Allemagne, cela dit en passant. . . Vous prendrez bien un thé avec nous ?

ERIKA — Hem. . . Merci bien, mais j’ai un peu de travail à faire. À tout à l’heure pour le dîner. (*Elle sort*)

Un temps. Fiona se ressert du thé, et Terry s’assoit avec elle.

TERRY — Ben dis donc, ça a l'air de pas mal la déranger qu'on ait découvert sa carte de sa coopérative nazie à la dame.

FIONA — C'était celle du parti au pouvoir sa carte, et tu avais des gens qui y étaient par obligation, ou pour avoir des avantages pratiques.

TERRY — Ça n'a pas vraiment l'air d'être le cas de la madame Clayton-Smith. . . Et puis, ça l'a pas dérangée d'épouser un anglais. Enfin, je dis ça, mais ton mari est russe.

FIONA — Ukrainien. Confonds pas devant lui, c'est pas du tout le même pays et ça le vexerait.

TERRY — Enfin, toi, c'est pas pareil, on n'a pas été en guerre contre les ukrainiens, ni contre les russes.

FIONA — Tu sais, ce genre de considérations étriquées, avec le monde dans lequel on vit, il va bien falloir un jour les laisser tomber. J'ai appris mon premier métier, cuisinière, avec un français qui habitait Sligo, et qui avait épousé une femme africaine noire du Transvaal. À l'époque, c'était quelque chose d'extraordinaire, comme mon père qui a épousé ma mère, égyptienne, après être revenu de garnison d'Alexandrie pour travailler dans le civil à Dublin. Maintenant, beaucoup de gens voyagent, et il y en aura de plus en plus à l'avenir des mariages comme ça.

TERRY — C'est pas toi qui a un fils qui veut devenir aviateur ?

FIONA — Mon fils aîné Stuart. Il a trouvé une formation pour devenir pilote de ligne en Grande-Bretagne. Ici, en Irlande, à part devenir pilote militaire, ce qui ne l'enchantait pas, tu n'as pas vraiment d'autre possibilité pour apprendre cette profession que d'aller à l'étranger. Enfin, nous avons les moyens de lui payer ses études, mon mari et moi, et il est sérieux. Vivement que je puisse aller sur le continent autrement qu'en bateau !

TERRY — Sans parler des USA. . . T'as le mal de mer à ce que m'a dit maman.

FIONA — Depuis le débarquement à Cork en 1922, quand on a repris la ville aux irréguliers. . . J'ai été malade tout le long entre mon embarquement à Dublin et l'assaut de Cork par Fennell's bay. Par chance, je faisais partie des premiers à débarquer, vu qu'on était dans le même peloton de reconnaissance que je commandais, ta mère et moi. . . Enfin, ça, c'est le genre de tradition typique irlandaise que je ne demande qu'à avoir disparaître : se battre entre nous pour régler le moindre problème. . .

TERRY — Pour le mariage, j'ai pas encore d'idées. . .

FIONA — Te presse pas, et fais bien ta vie avant. Je me suis mariée à 22 ans parce que j'étais enceinte de ma fille aînée et que je risquais de devoir trouver un autre mé-

tier après la fin de la guerre civile. Tu as le temps de voir venir.

TERRY — Ben tant mieux, j'ai encore beaucoup à apprendre avant de savoir faire tourner un hôtel. En tout cas, si j'épouse un anglais, maman va me tuer ! Vu ce qu'elle me dit de la guerre d'indépendance. . .

FIONA — Elle est finie depuis plus de 25 ans cette guerre. Et puis, ta mère, elle n'est pas bête, elle sait faire la différence entre les Black and Tans et les civils. Et pas seulement quand il fallait savoir sur qui tirer avec sa mitrailleuse.

TERRY — Rappelle-moi qui étaient les Black and Tans, j'ai pas eu de bonnes notes en histoire à l'école.

FIONA — Les paramilitaires envoyés par les anglais pour remettre l'Irlande au pas. . . Enfin, c'est fini tout ça, et c'est pas plus mal.

TERRY — Et à Dublin, on a un blanchisseur qui s'appelle Hitler !

FIONA — Garde-le pour toi, mais j'ai une révélation à te faire au sujet de James Hitler et de sa famille.

TERRY — Vraiment ?

FIONA — Oui. Et c'est quelque chose que tout le monde ne sait pas. Seuls les gens qui sont dans le secret sont au courant.

TERRY — C'est vrai ? C'est si incroyable que ça ?

FIONA — Oui, et tellement que, souvent, ceux à qui j'ai fait cette révélation n'ont pas voulu me croire.

TERRY — Allez, raconte !

FIONA — Pas tout de suite. Il faut d'abord que tu me promettes de le garder pour toi.

TERRY — Promis!. . . Et c'est quoi ce secret extraordinaire ?

FIONA — Eh bien, tu sais. . . James Hitler et sa famille, on pourrait croire bien des choses avec le nom qu'ils ont.

TERRY — Ils sont pas. . . Je veux dire, ils n'ont pas de rapport avec. . .

FIONA — Pas du tout, c'est plus incroyable que ça. . .

TERRY — Non ?

FIONA — Si... (*Un temps*) James Hitler, son épouse et ses fils, (*Un temps*) ils sont juifs.

Terry éclate de rire.

FIONA — Je t'avais dit que c'était quelque chose d'incroyable. Je le tiens par le rabbin de la synagogue où va prier ma mère... (*Elle aperçoit Maud qui lui fait signe depuis le côté cour*) Excuse-moi, mais ta mère a besoin de toi en cuisine.

TERRY — J'y vais... (*Elle se lève et quitte la scène côté cour*)

SCÈNE 6 : FIONA, RACHEL

Entre Rachel. Elle regarde discrètement autour d'elle, puis se rapproche de Fiona.

FIONA — Vous pouvez y aller, Terry et sa mère sont occupées en cuisine. Les autres sont dans leurs chambres.

RACHEL — Je vais faire bref : l'ordre de paiement a été envoyé, vous pouvez charger la marchandise.

FIONA — Le correspondant de l'Irgoun à Dublin, vous l'avez eu au bout du fil.

RACHEL — Oui, et ça n'a pas été facile, je suis tombée sur une standardiste qui n'a pas compris le nom que je lui ai indiqué.

FIONA — Peu d'Irlandais s'appellent Moshe Sharaziel, et je vous concède que la standardiste est quelque peu... limitée, d'un point de vue intellectuel.

RACHEL — Je n'osais pas vous le dire, mais c'est exactement l'impression qu'elle m'a fait.

FIONA — Prenez place et servez-vous de scones avant que je finisse tout le paquet. Il reste du thé pour aller avec, maintenant qu'on peut en importer sans que les sous-marins allemands ou japonais ne prennent l'initiative de nous mettre au régime sec de ce côté-là.

RACHEL (*Elle s'assoit en compagnie de Fiona, et se sert une tasse de thé*) — Merci, ils ont l'air délicieux en plus. C'est fabriqué ici ?

FIONA — Un boulanger en ville en fait, et ils sont réussis... Pour la suite, notre ambassade à Berne recevra la confirmation du virement demain dans la journée, et ils m'enverront un télégramme ici pour confirmer. J'appelle ensuite directement les docks à Dublin, et le chargement pourra commencer sans délai.

RACHEL — Vous court-circuitez votre gouvernement ?

FIONA — Pas vraiment. Notre Taioseach aura la confirmation par notre ambassade à Berne en même temps que moi. J'ai la pleine autorité pour autoriser l'opération.

RACHEL — Et les gens que vous mettez sur le coup, ce sont des personnes sûres ?

FIONA — Mes subordonnés pour le commandement tactique, et des volontaires de notre police, la Garda, avec des gens sûrs de nos forces armées pour la partie transport et chargement. Ils ont déjà transporté la cargaison dans un hangar du port de Dublin pour qu'on ne perde pas de temps une fois le paiement effectué. Vous en avez besoin rapidement, de ces fournitures, et nous devons faire vite pour que personne ne

nous repère. Bonne idée que vous avez eue de louer un cargo belge pour le transport.

RACHEL — Un de nos sympathisants à Anvers nous a trouvé le navire et l'équipage, ça nous permet de passer à côté de la détection par les Anglais.

FIONA — Pour la suite, je vous souhaite bonne chance pour débarquer tout ça à Haïfa.

RACHEL — Nous ferons comme d'habitude, en passant par un dock sûr tenu par nos partisans... Ils sont délicieux vos scones, j'irai bien en acheter quelques-uns demain, par pure gourmandise.

FIONA — C'est Philip O'Moran, sur New Line Road, qui les fait. Vous ne pouvez pas le rater, c'est la seule boulangerie de la rue.

MAUD — Je retiens l'adresse... C'est quand même bien, votre pays...

FIONA — Le vôtre aussi, il va être bien.

NOIR

–ACTE 3–

SCÈNE 1 : JAROSLAW, THERESA puis ERIKA

À l'ouverture du rideau, Jaroslaw est au téléphone. C'est visiblement le lendemain de l'acte précédent, et Theresa passe son temps à ranger de la vaisselle qui a visiblement servi pour le petit-déjeuner des occupants de l'hôtel.

JAROSLAW — Le représentant de l'union rurale du comté m'a personnellement dit qu'il était enthousiaste pour nous appuyer pour les travaux, sachant que le plan actuel de déploiement par paroisse n'a pas été complètement finalisé, quelques détails restent à régler. . . Non, essentiellement savoir si on branche Clady au reste du réseau d'abord, ou si on alimente avec les paroisses de l'ouest du comté en attendant de la relier au reste du réseau. . . Je suis plutôt pour la seconde solution, la partie technique d'un futur branchement au réseau national n'étant pas un gros problème. . . Oui, on parle bien là de paroisses rurales isolées, ce qui va nous faire beaucoup de poteaux et de câbles, mais on n'a rien sans peine, et ils le savent bien à Dublin. . . Entendu monsieur le maire, je mettrai en avant cette solution, et je suis bien content d'avoir de l'appui de ce côté-là. . . Non, l'ESB est neutre, et ma direction prendra parti en fonction des retours du terrain. . . Eh bien monsieur, nous aurons l'occasion d'en parler ce soir à la conférence, bonne journée! *(Il raccroche)*

TERRY *(Portant un plateau rempli de tasses)* — Du soutien pour l'électrification?

JAROSLAW — Oui, et de taille. La principale association civique de la région de Letterkenny va nous apporter son soutien pour la future centrale de Clady. C'était le point le plus délicat de tout le plan pour le nord du comté, celui des paroisses de l'ouest.

TERRY — Ça va en faire du monde à faire rentrer dans le xx^e siècle! Et des gens contents de pouvoir enfin avoir les machines à laver à £165, comme le fils O'Neill! Il n'y aurait pas la même chose pour la vaisselle, par hasard? Parce que faire la plonge, ça vous donne envie d'économiser £200, voire £1 000, rien que pour y échapper. Je demanderai à Fiona s'ils n'ont pas ça en Amérique. Elle connaît bien parce qu'elle a de la famille là-bas.

JAROSLAW — C'est un peu le cas de tout le monde dans ce pays, non?

TERRY — Oui, mais bon, Fiona, c'est différent. Elle a un frère qui fait de la bière à Boston, et un neveu qui est aviateur dans la marine des américains. Il a démoli je ne sais plus combien d'avions japonais dans le Pacifique pendant l'Urgence... Vous étiez militaire vous aussi ?

JAROSLAW — Oui, officier radio à bord du destroyer *Zamiec*. J'ai fait toute la bataille de l'Atlantique. Je suis bien content aujourd'hui que ça soit fini, bien que cela ait été la période la plus intense de ma vie. Sans l'invasion de mon pays, j'aurais sûrement fait une belle carrière d'ingénieur électricien dans mon pays...

TERRY (*Désignant son plateau rempli de tasses à ranger*) — Vous allez peut-être un jour inventer une machine pour nettoyer tout ça, si c'est pas déjà fait.

JAROSLAW — J'ai vu un prototype à la foire de l'équipement électrique de Toronto l'an dernier. General Electric, le fabricant, parle d'un prix de vente de l'ordre de 500 Dollars Canadiens pour son appareil. Je n'ai pas en tête la conversion exacte avec la Livre, ça serait un peu moins de £200 à ce jour, et un tel prix rendrait l'appareil abordable pour des petites entreprises comme cet hôtel.

TERRY — Pour l'instant, on veut surtout se payer cette année une voiture pour remplacer notre cheval. Il se fait vieux Rupert, et c'est plus pratique un engin à moteur. Ça bouffe pas d'avoine quand ça bosse pas, par exemple. Papa a déjà son tracteur depuis l'été dernier, il ne reviendrait pas en arrière. Et puis, tout le monde veut des tracteurs dans nos campagnes, on n'aura plus que les gitans qui nous prendront des chevaux pour tirer leurs roulottes. (*Entre Erika, qui se dirige vers la réception sans être vue*)

JAROSLAW — Les années 1950 vont être à coup sûr une grande période de modernisation pour ce pays, qui en a bien besoin. Déjà, l'électricité dans les campagnes, ça va bien changer les choses.

ERIKA — Pas forcément pour le meilleur, monsieur... Il y a quand même des traditions paysannes qui vont disparaître avec ce progrès que vous vendez aux campagnes de ce pays.

JAROSLAW — Comme le fait que les enfants les plus capables et aventureux des familles de ce pays soient obligés de partir aux USA ou ailleurs pour avoir une vie décente. Ou celle qui veut que la tuberculose soit la maladie la plus répandue dans les classes populaires de ce pays, comme c'était le cas dans la Pologne de mon enfance. Franchement madame, vous me faites penser aux débats absurdes qui ont eu lieu quand on a remplacé l'éclairage public au gaz de ma ville, Bialystok, par l'éclairage électrique. C'était il y a de cela quinze ans.

ERIKA — Oui, il n'empêche, ces histoires de progrès, il faut voir tout ce que l'on perd avec comme traditions paysannes, bonnes relations avec les gens... Il n'y a plus de convivialité, de dialogue. Et franchement, est-ce que vous voulez faire vos courses dans un de ces nouveaux magasins sans vendeurs qui s'appellent libre service ? C'est

la nouvelle mode en ce moment en Grande-Bretagne à Londres, il y en a un qui s'est ouvert dans mon quartier, c'est une immondice sans nom ! Vous n'avez plus de vendeur qui va vous chercher vos achats dans la réserve, vous passez entre des piles de marchandises que vous mettez dans votre panier, et vous avez plus qu'une caisse pour payer, où une employée vous fait votre note ! Fort heureusement, c'est une forme de commerce qui reste marginale dans notre pays, et qui va le rester !

JAROSLAW — J'ai vu ça au Canada et je ne serais pas aussi catégorique que vous quand à l'avenir du concept. . . Comme je suis célibataire, je fais tout moi même chez moi. Passer moins de temps pour faire mes courses grâce à ce nouveau concept américain du libre service, je suis partant. Rien que pour mes achats de la semaine à Dublin, je dois passer dans quatre magasins différents pour l'épicerie, la viande, les produits laitiers et les produits d'entretien. . . Cinq si j'ai besoin de savon pour me laver, j'avais oublié. . . Avoir tout cela dans un seul endroit, ça me faciliterait grandement la vie, et je ne suis pas le seul que ça intéresserait dans ce pays.

TERRY — La même chose ici, vous faites un malheur ! Vous n'auriez pas un copain qui voudrait faire ce genre de magasin comme en Amérique dans ce pays ?

ERIKA — Et voilà ! Tout cela pour faire comme les américains. . .

JAROSLAW — Ce sont des gens pragmatiques qui ont parfois de bonnes idées. . . (*À Erika*) Et puis, tout le monde n'a pas les moyens de se payer des domestiques pour faire les corvées à sa place. Si vous savez le temps que je passe pour m'occuper du ménage chez moi par exemple. . . Par chance, j'ai une blanchisserie pour mon linge, mais ce n'est pas donné. Heureusement que j'ai une paye d'ingénieur, parce que 5 à 10 livres par mois rien que pour ce poste, il faut les sortir.

ERIKA — Si vos voulez vivre dans un monde automatisé et sans âme, je ne peux rien pour vous. . .

JAROSLAW — Refusez-donc ce monde où les machines feront les corvées dégradantes à votre place si ça vous chante, mais n'imposez pas votre amour du travail manuel évitable aux autres. . . Et mademoiselle Murphy, ici présente, peut vous confier une partie de sa corvée de vaisselle, vu que vous aimez tant que ça la vie à l'ancienne et les travaux pénibles qui vont avec.

Erika sort.

SCÈNE 2 : JAROSLAW, THERESA, FIONA

Entre Fiona avec un panier avec des provisions.

FIONA (*À Jaroslaw*) — Tiens, je ne pensais pas vous trouver là. Pas de notables à convaincre aujourd'hui ?

JAROSLAW — Si, mais de patienter le temps que l'on ait les fonds pour amener l'électricité dans leur coin de campagne. Le Donegal ne sera pas le comté le plus facile à fournir.

FIONA — Depuis que votre employeur a ouvert la centrale d'Ardnacrusha il y a de cela bientôt vingt ans, je ne doute de rien quand à la capacité de l'ESB d'éclairer un jour tout le pays. (*À Theresa*) J'ai trouvé un petit quelque chose intéressant au marché tout à l'heure, quand je suis passée à la poste pour téléphoner à Dublin pour mon travail, je pense que ça intéressera ta mère qu'on le partage entre gens de bonne compagnie. (*Elle sort une bouteille d'un alcool blanc de son panier*)

JAROSLAW — Vous avez de la vodka dans ce pays ?

FIONA — Ah, un connaisseur... C'est aussi de l'alcool de grains, comme votre vodka, et on appelle ça du poteen ici. Je vous en réserve un verre pour tout à l'heure ?

JAROSLAW — Volontiers, je vous avoue que je suis à ce jour enchanté de mes découvertes en matière de gastronomie locale dans ce pays. Si, en plus, vous avez un équivalent de la vodka.

TERRY — Si c'est la gnôle du vieux McNamara, accrochez-vous à la table quand vous y goûterez, il ne distille rien en dessous de 80 degrés. Maman m'a dit qu'elle avait employé son poteen comme grenade incendiaire pendant la guerre d'indépendance.

FIONA — Sur ce point-là, ta mère a un peu tendance à en rajouter... Bon, je vais ranger ça dans ma chambre pour tout à l'heure. Et ça vient bien de Seamus McNamara.

JAROSLAW — J'ai bien envie de faire un tour au marché... J'ai mon texte de présentation à finir pour cette après-midi, je vous retrouve pour le déjeuner tout à l'heure. (*Il sort*)

TERRY (*Désignant la bouteille de Fiona*) — La Garda était en grève ?

FIONA — Tu les connais bien, ils ont soigneusement évité de passer devant le stand du vieux McNamara quand ils ont fait le tour du marché. Ils ne veulent pas se mettre à dos un de leurs fournisseurs.

TERRY — Seamus et sa famille ! Les Anglais l'on jamais coincé, et les Black and Tans n'ont jamais trouvé son alambic non plus. Dommage que ça soit pas légal ce truc là...

FIONA — C'est comme le divorce, ils finiront bien par rendre ça légal un jour où l'autre. Ce mufler de De Valera nous a bien empoisonné la constitution avec ça, il aurait pu y rajouter l'illégalité du poteen dedans tant qu'il y était !

TERRY — La loi et son application... T'as pas croisé maman au marché ?

FIONA — Non, nous nous sommes ratées, ta mère et moi. Je n'ai fait qu'un saut rapide pour acheter le poteen entre deux patrouilles de la Garda. Elle a quelque chose de particulier de prévu au déjeuner et au dîner ?

TERRY — C'est le jour du mouton au marché, elle m'a dit qu'elle essaierait de nous trouver de quoi faire un Irish Stew pour ce soir. Pour midi, c'est boxty et salade d'endives au pommes.

FIONA — Mmmm, les boxty de ta mère, une raison suffisante pour venir ici depuis Dublin... En ce moment, à la maison, c'est mon mari qui nous fait des vareniky. Saiorse, ma petite dernière, en mangerait à tous les repas si on la laissait faire.

TERRY — Heu... C'est un plat ukrainien, ça, non ?

FIONA — Spécialité ukrainienne typique : ce sont des petits pâtés faits avec de la pâte à nouille garnie de ce que tu as sous le coude : viande, légumes, poisson... Tu cuits ça dans un bouillon, et tu sers chaud. Il y en a même des variétés sucrées, mon mari en fait à la pomme par exemple.

TERRY — Si maman te laisse la cuisine, faudra que tu nous en fasse avant de partir. Faut que j'aille râper les pommes de terre pour les boxty, je te sers quelque chose en attendant ?

FIONA — S'il te reste du thé de ce matin, j'en prendrais bien une tasse. Mais ne fais rien pour moi, on va bientôt être à midi.

TERRY — Je vais voir s'il en reste... *(Elle sort)*

SCÈNE 3 : FIONA, RACHEL, THERESA

Fiona s'assoit à une table, elle sort un carnet de sa poche et lit des notes dessus. Entre Rachel, précautionneuse, qui regarde autour d'elle.

FIONA — C'est bon, il n'y a que Theresa dans la cuisine.

RACHEL — C'était une bonne idée nos rendez-vous pour la coordination dans un endroit pareil. En plus, je le trouve très bien cet hôtel. Quand j'aurais un pays grâce à vous, je reviendrai passer mes vacances ici.

FIONA — J'ai eu la confirmation par le cabinet de notre Taoiseach en personne : la cargaison qui vous concerne est partie pour Haïfa avec la marée de ce matin. Le paiement a bien été reçu, mission accomplie de mon côté.

RACHEL — Je confirme. Mon représentant de l'Irgoun à Dublin m'a dit que tout... *(Fiona lui fait signe de se taire d'un geste de la main. Entre Theresa avec une théière)*

TERRY — Bonjour, vous êtes là vous aussi ? Je peux aussi vous servir une tasse de thé si vous voulez.

RACHEL — Volontiers. Je suis en bonne compagnie avec miss Polodenko, autant en profiter un peu.

TERRY — C'est boixy et salade d'endives au déjeuner, et peut-être Irish Stew ce soir si maman fait une bonne affaire avec la viande de mouton. *(À Fiona)* C'est pas toi qui avait une histoire de moutons pendant la guerre d'indépendance ?

FIONA — Ah, si, avec ta mère et nos deux autres camarades quand nous nous sommes cachées dans un troupeau de moutons in extremis pour ne pas être découvertes par une patrouille de Black and Tans, mais elle a dû déjà te la raconter celle-là...

TERRY — Elle m'en a dit tellement sur la guerre d'indépendance et sur la guerre civile que je m'y perds un peu... *(À Rachel)* Je vous apporte une tasse... *(Elle sort)*

RACHEL — Je fais faire comme vous avez fait plus de vingt ans plus tôt : me battre pour l'indépendance de mon pays.

FIONA — Et vous l'obtiendrez, je n'en ai aucun doute... Infanterie ?

RACHEL — Blindés si on arrive à en avoir, sinon infanterie. Vous connaissez.

FIONA — Mon unité était plus un commando de choc genre SAS, reconnaissance, sabotage et actions d'infiltration. Une idée que notre instructeur, qui avait fait la guerre des Boers, nous a fait mettre en pratique, les filles et moi. Maud, la mère de Terry, a fait tout notre appui-feu quand nous avons pu voler une mitrailleuse Lewis

dans un poste du Royal Irish Constabulary. . .

RACHEL — Nous avons aussi prévu de déployer ce genre d'unités. Les états arabes autour de notre futur pays voudront sûrement profiter de notre indépendance pour nous envahir, et nous tenons avoir de quoi leur faire comprendre que c'est une mauvaise idée. Avec votre cargaison d'armes, nous avons ce qu'il faut pour armer de nombreuses unités miliciennes.

FIONA — Attendez quand même qu'elles aient été débarquées à Haïfa. . . Pour bloquer les ports, les Anglais sont forts à ce petit jeu. Ça nous a valu ici de perdre la première manche en 1916. . .

RACHEL — C'est prévu, Nous avons de jolies plages bien désertes, et des vigies qui signalent les mouvements de la Royal Navy au commandement de l'Irgoun. Et chaque bateau de pêche est une unité de renseignement chez nous. Comme vous le voyez, nous n'avons pas ignoré les leçons de quelqu'un comme Michael Collins. Vous l'avez connu, il me semble ?

FIONA — Mon unité prenait des ordres directement de lui pendant la guerre d'indépendance. . . C'est lui qui a affiné le concept de guérilla, développé par les Boers pendant leur guerre contre l'armée britannique vingt ans plus tôt. Et j'ai appliqué un précepte de Clausewitz sur le terrain : saper le moral de l'ennemi avec des attaques ciblées dévastatrices. Notre tout premier raid à Coleraine, par exemple.

RACHEL — Attaque en plein jour de la gare, point de rassemblement des paramilitaires britanniques qui devaient être déployés dans la région. Une réussite, avec seulement quatre combattantes.

FIONA — Cinq en comptant Jason, le frère cadet de Maud, qui s'est occupé de la charrette et du cheval qui nous ont servi à nous enfuir. J'ai fait diversion en coinçant les policiers du Royal Ulster Constabulary dans leur poste de police en leur tirant dessus depuis le toit de la maison d'en face. . . Ah, voilà Maud.

SCÈNE 4 : MAUD, RACHEL, FIONA, puis TERRY

Entre Maud avec un chariot rempli de victuailles, dont plusieurs choux verts.

MAUD — Aujourd’hui, c’était le jour du chou au marché. J’ai aussi pris des œufs pour une omelette, madame Breyer ne mangeant pas de rashers.

RACHEL — Oh, ce n’était pas la peine de vous donner du mal pour moi, j’aurais très bien pu me contenter du chou.

MAUD — Ah, ne vous en faites pas pour ça, c’est pas vraiment du travail en plus pour ma fille et moi. Et puis, bien recevoir les gens, dans l’hôtellerie, ça fait toute la différence.

FIONA — Hé, Maud, devine ce que j’ai acheté. *(Elle lui montre la bouteille de poteen)*

MAUD — C’est pas vrai ! Il était au marché Seamus ? Je l’ai pas vu.

FIONA — Parti avant que la Garda n’arrive. Vu que tu as du monde, on va la partager, c’est moi qui offre. *(À Rachel)* Ça vous dit ?

RACHEL — Je ne suis pas très alcool en dehors du vin, mais je suis curieuse de goûter cette spécialité locale.

MAUD — À la fin d’un bon repas, ça vous fait du bien pour tout digérer. Et puis, ça soigne tout cette gnôle, je suis venue à bout d’une sinusite avec pour tout vous dire.

FIONA — En tout cas, ça reste un bon alcool à déguster. Maintenant, on a de nouveaux médicaments pour la sinusite. Ce sont les antibiotiques, et mon mari en parle comme d’une révolution dans la médecine.

MAUD — Il n’y a pas aussi un vaccin contre la tuberculose ?

FIONA — Oui, ça fait quinze ans qu’il est disponible dans notre pays, et je me suis faite vacciner après la naissance de ma première fille, Svetlana. Tu peux le demander au dispensaire local si ça t’intéresse. La dose fait cinq shillings, et ça fonctionne à vie. Faut juste faire une vérification tous les cinq ans avec un test.

MAUD — J’y ai jamais pensé, mais si tu l’utilise, c’est que c’est utile. Il n’a pas non plus quelque chose contre le tétanos, ton mari ? J’ai un voisin qui en est mort, j’ai pas envie d’en crever, et mon mari non plus.

FIONA — Gavril, mon époux, a de la documentation là-dessus, je te l’enverrais quand je serais de retour à Dublin. Tu pourras demander à ton médecin de famille de te faire la vaccination, ce n’est pas plus cher que celui de la tuberculose. Tu as aussi la diphtérie qui fait l’objet d’un vaccin, et il y a même un vaccin en cours d’essai pour

la poliomyélite.

MAUD — Même pas une livre pour éviter des maladies graves, faudrait vraiment être idiot pour ne pas en profiter. . . (*Entre Theresa*) Tiens, Terry, quand le docteur O'Bannon passera nous voir, on lui demandera des informations pour cette histoire de vaccins, Fiona va nous envoyer de la documentation.

TERRY — Ils en ont parlé à l'école, mais comme la médecine, c'est pas mon métier. . . (*À Fiona*) C'est bien qu'on t'ai pour tout ça, grâce à ton époux.

FIONA — L'information est trop précieuse pour ne pas être partagée, c'est mon côté altruiste qui ressort.

RACHEL — Je vais peut-être faire dans le cliché, mais je trouve que les gens sont sympathiques dans ce pays. Je ne suis que de passage, mais je me sens tout de suite comme chez moi, d'une certaine façon. . . Alors que mon pays, point de vue climat, c'est l'inverse d'ici.

MAUD — On a aussi de beaux connards ici, mais c'est vrai que les gens qui viennent nous voir, il n'y a pas que pour l'argent qu'ils dépensent que c'est intéressant, et on se donne la peine de bien les recevoir. Voir des étrangers, ça nous permet de voyager un peu. Mais c'est pas évident de voyager depuis l'Irlande. Si on supporte pas le bateau, c'est pas la joie.

FIONA — TWA a une ligne transatlantique qui fait une escale à l'aéroport de Shannon depuis deux ans. Quand je vais voir mon frère à Boston, je voyage avec, ça m'évite d'avoir le mal de mer pendant trois jours.

TERRY — Excusez-moi, mais je vais devoir préparer le déjeuner et mettre la table. (*À Maud, désignant les victuailles qu'elle a acheté*) Maman, on range tout ça ?

MAUD — Faut pas traîner, on doit ranger ça en vitesse pour pas que ça se gâte. Tu as commandé de la Guinness pour le bar ?

TERRY — Oui, le livreur passe demain matin avec les fûts.

MAUD (*À Rachel et Fiona*) — Je peux vous faire un thé en vitesse si vous voulez.

RACHEL — Merci, j'ai des papiers à ranger dans ma chambre, je redescendrait quand vous servirez. Mais madame Polodenko souhaiterait peut-être une tasse.

FIONA — Merci Maud, je vais faire comme madame Breyer, je dois voir pour les horaires des cars vers Sligo, et la correspondance avec les trains pour Dublin. Je n'ai pas réservé, j'ai oublié de le faire avant de partir.

MAUD — Ça te ressemble pas Fiona, mais ça arrive à tout le monde d'oublier quelque chose... Bon, j'y vais, j'ai du boulot en cuisine.

Maud sort en compagnie de Terry côté cour, puis Fiona et Rachel sortent à leur tour.

NOIR

SCÈNE 5 : TOUS

Fiona, Jaroslaw, Rachel et Erika sont attablés. Theresa fait le service, le repas touche visiblement à sa fin.

ERIKA — C'est quand même bien ces petits établissements, le service est impeccable et les repas sont excellents. Et vous me dites que votre amie a un autre établissement en campagne ?

FIONA — Son mari a décidé de reconverter la ferme d'élevages de chevaux en hôtel de campagne. Cela demande de gros investissements, mais c'est très demandé.

JAROSLAW — Pour des séminaires des cadres de l'ESB dans des endroits tranquilles, discrets et bien équipés, c'est ce qu'on recherche à la direction générale de Dublin. J'ai retenu l'adresse, madame Murphy a même fait imprimer une feuille avec ses tarifs. Il y a même l'électricité.

TERRY (*Elle vient servir un plat de boxtys*) — Pour dessert, on a de la compote de pommes maison, et des biscuits sablés, recette française que Fiona nous a apportée de son précédent voyage à l'étranger. Ça va les boxtys ?

RACHEL — Excellent ! Tous les bons plats que l'on peut faire avec des pommes de terre, cela m'étonnera toujours.

ERIKA — Madame Polodenko, vous voyagez beaucoup à l'étranger d'après ce que j'ai compris. Vous travaillez pour un des concurrents de la maison d'édition de mon époux ?

FIONA — Rédactrice de guide touristique ? Non, ce n'est pas mon métier. Je fais dans la diplomatie, j'assure la promotion de la République d'Irlande à l'étranger pour le compte de notre ministère. . . du tourisme. (*Clin d'œil à Theresa, qui a compris qu'elle ne devait pas dévoiler la vraie profession de Fiona*) C'est une des raisons pour lesquelles je fais la tournée des comtés du pays, pour trouver les initiatives touristiques à mettre en valeur.

TERRY (*Clin d'œil à Fiona*) — Maman lui a parlé de son hôtel rural, c'est pour cela qu'elle est venue voir. Et en plus, comme on va avoir l'électricité dans les campagnes. . . Par chance, on a notre générateur, et une fosse septique pour les eaux usées. . . (*À Erika*) C'est pendant l'Urgence qu'on a pu se la faire installer, en 1942. Avant, c'était les toilettes au fond du jardin, très typique de nos campagnes, mais pas génial. Sur-tout l'hiver. . .

MAUD (*Elle entre avec un compotier et une boîte de gâteaux faits maison*) — J'ai poussé ton père à préparer tout ça pour la suite, quand la guerre serait terminée en Europe. Heureusement qu'il m'a écouté parce que maintenant, pour tirer des charrues, tout le monde veut des tracteurs. Et puis, comme m'a dit Fiona, quand ils auront fini de

reconstruire tout ce qui a été bombardé en Europe, on aura des gens avec du temps de libre qui viendront dépenser leur argent chez nous. L'avenir, c'est tout de suite qu'on le prépare.

JAROSLAW — Je suis bien content de vous l'entendre dire madame Murphy. J'ai un ami, qui était technicien à la BBC pendant la guerre, qui travaille désormais dans un groupe d'étude sur un nouveau moyen de diffusion de l'information : la télévision. La radio nationale de ce pays n'est pas très chaude dans l'immédiat, du fait des investissements que cela nécessiterait pour couvrir tout le pays, mais c'est indiscutablement une technologie d'avenir. J'ai vu cela en fonctionnement aux États-Unis l'an passé, quand j'ai fait une visite avec une délégation technique de notre ministère de l'industrie.

TERRY — Et ça consiste en quoi, cette... télévision ?

JAROSLAW — C'est comme la radio, mais on a l'image en plus du son. Comme le cinéma, mais à domicile.

MAUD — Non, c'est pas vrai ? On pourra voir avec ça les matches de hurling à Dublin ici, à Letterkenny ? Je les suis à la radio parce que Fiona m'a passé le virus, elle y joue même.

FIONA — Supporter des North Dubliners depuis 1910 ! Quand ils ont été en finale en 1944, j'ai hébergé Maud et sa famille à la maison. C'était épique !... Ils ont perdu face à Cork, mais ils se sont bien défendus quand même.

MAUD — Et cette année, ils ont l'air bien partis pourtant, d'après ce que j'ai entendu à la radio la semaine dernière.

FIONA — Ils n'ont plus O'Grady en défense, et ça se voit... Et tant mieux que tu n'aie pas encore l'image, parce qu'ils étaient pitoyables dimanche dernier.

ERIKA — C'est un sport d'ici, le hurling ?

MAUD — Typiquement irlandais madame. C'est comme ça que j'ai connu Fiona à Sligo, avant la guerre d'indépendance. Elle jouait dans l'équipe féminine locale, qui avait été montée par le Cumann na mBan, et je m'occupais de la buvette avec mon frère Patrick. Les gens de Dublin, on n'en voyait pas beaucoup dans les comtés à l'époque, Fiona était venue à Sligo pour faire son apprentissage de cuisinière après l'insurrection de 1916.

FIONA — Mes meilleures années : voir de près le pays pour lequel je m'étais toujours battue... Et ta mère était surprise d'apprendre qu'il y avait aussi des pauvres à Dublin !

JAROSLAW — Sans indiscretion madame Polodenko, vous êtes originaire d'un milieu modeste ?

FIONA — Eh oui, celui qui n'a jamais trahi l'Irlande : la classe ouvrière. Père conducteur de tramway après avoir été soldat, et mère couturière. C'est pour cela que j'étais au combat dès Pâques 1916, aux côtés de James Connolly. J'étais estafette pendant l'Insurrection. Cela vous parle il me semble ?

JAROSLAW — Tout à fait. Un de mes arrière-grands parents s'est battu aux côtés de Romuald Traugutt lors de l'insurrection de janvier 1863, et mon père a été au front avec Jozef Pilsudski pendant notre guerre contre les bolchéviki, quand on les a enfin mis dehors pendant que vous faisiez pareil avec les Anglais. . . Maintenant, avec Staline, mon pays natal est redevenu une colonie russe !

RACHEL — Mmmm. . . Les empires, ça finit toujours par s'effondrer monsieur Wrzesinski. Celui du maréchal Staline est peut-être à son apogée à ce jour, mais il ne tiendra pas plus que l'Empire Britannique. Ces derniers ont lâché l'Inde l'année dernière, et tout le reste va suivre. Je ne donne pas cher du rattachement de leurs colonies en Afrique.

MAUD — Il lui restera plus que Rockall dans dix ans, à monsieur Eden ! On récupèrera les comtés du nord au passage, ça sera pas un mal. Paraît qu'en Palestine, ça va mal aussi, j'ai entendu ça à la radio. Une histoire de pays qu'ils veulent aussi couper en deux, j'ai pas tout suivi. . . Ils ont déjà fait ça ici, ils savent faire à Londres. . .

ERIKA — Hem. . . Sans vouloir vous commander, si nous parlions de choses bien plus. . . immédiates que l'actualité internationale ? Cette compote m'a l'air bien appétissante, et ce serait dommage que mademoiselle Theresa ne l'aie amenée ici que pour que nous nous contentions de la regarder. . . Et puis, pour les nouvelles, il y a la radio !

MAUD — Malheureusement pas celle de l'hôtel, elle est en panne et le réparateur ne peut pas me la prendre avant la semaine prochaine. . .

JAROSLAW — Avec votre permission, j'y jeterai un coup d'œil. C'était mon métier dans la marine polonaise, et je pourrais peut-être y faire quelque chose. J'ai ma trousse à outils dans mes bagages, et une soudure qui a lâché, c'est vite réparé.

MAUD — Je vous confierai le malade avec joie monsieur Wrzesinski, je n'ai plus les nouvelles autrement qu'à la maison depuis qu'elle est en panne. . . Allez, je vous sers ?

Maud et Theresa distribuent la compote dans des coupelles, et les biscuits aux convives, puis prennent place avec eux.

TERRY — Maman, j'ai du thé de prêt, je peux l'apporter ?

MAUD — Ah, bonne idée! Qui en prend? (*Tout les convives font signe que oui*) Rapporte six tasses, tout le monde est partant. (*Theresa se lève et va chercher la théière et les tasses, elle revient et sert les convives*) C'est pas extraordinaire comme dessert, mais c'est vite fait et ça plaît toujours. C'est un de mes voisins à Trentagh qui a des pommiers, il m'en échange contre du crottin de cheval pour ses cultures. Et l'électricité, ça l'intéresse beaucoup, je crois que vous avez un client de plus, monsieur Wrzesinski.

JAROSLAW — Je noterai aussi son adresse. Si nous avons suffisamment de monde d'intéressé dans votre paroisse, nous la remonterons sur la liste des zones à raccorder pour le Donegal... Rien qu'un chauffe-eau et qu'une cuisinière électrique, ça vous change la vie!

FIONA — Vous prêchez des convertis ici. Et c'est bien que vous prêtez attention à cet aspect pratique des choses.

JAROSLAW — La ferme de mes parents en Podlaskie pendant mon enfance, c'était le même niveau d'équipement que celles des campagnes de ce pays, j'ai une certaine expérience en la matière... La grande ville de la région, c'était Bialystok, et tous les fils de paysans qui voulaient apprendre un métier rêvaient d'y aller. Ce que j'ai réussi à faire pour mes études dans l'ingénierie électrique. J'ai toujours vécu seul, et j'ai un certain pragmatisme pour ce qui est de la vie de tous les jours. Comme je fais tout moi-même chez moi, j'ai une petite idée par la pratique de ce qui rend vraiment service aux ménagères en matière d'équipement électrique. J'ai ainsi contribué aux ventes de fer à repasser de la maison Stenford Electrics dans mon quartier, toutes mes voisines voulaient le même une fois que je leur ai montré ce que je faisais avec.

FIONA — Stenford Electrics, avec leur usine de Galway, ouverte en 1938 pour fabriquer des ampoules électriques pour le marché d'Irlande du sud. Un choix stratégique à l'époque, et ça a été dur de les convaincre de mettre une unité de fabrication en plus de leur usine principale à Belfast. Eamon de Valera s'est personnellement impliqué avec leur PDG, Wallace Stenford, pour que l'usine voit le jour.

ERIKA — Vous semblez bien connaître bien les rouages de l'industrie et de la politique de votre pays, c'est quelque peu surprenant pour quelqu'un que je pensais plus orienté vers le tourisme.

FIONA — Cela fait partie de mes attributions. Il n'y a pas que pour les touristes que l'Irlande est intéressante, et convaincre des industriels de venir chez nous pour s'installer, c'est aussi important. Déjà, on aimerait bien que Ford revienne fabriquer des tracteurs chez nous, ils ont fermé leur usine à Cork en 1933 à cause de la crise...

TERRY — Elle a l'air de vous plaire la compote. Vous la trouvez comment?

JAROSLAW — Excellente! Et ce léger goût de cannelle, c'est une bénédiction. On n'en retrouve en magasins que depuis un peu plus d'un an, la guerre avait coupé tous

les approvisionnements.

MAUD — Je suis obligée d'aller l'acheter dans la zone d'occupation britannique à Derry, l'épicer local n'en vend pas... Ça coûte quand même cinq Shillings pour une once, j'en met vraiment pas partout. Fiona, tu as des oranges à Dublin? J'ai du mal à en avoir ici.

FIONA — On en a régulièrement, mais c'est trois Shillings la livre... Et tes petits sablés sont aussi une réussite.

TERRY — C'est moi qui les ai faits, maman m'a donné ta recette. Je m'entraîne pour en faire pour notre hôtel à la campagne, c'est pas le travail qui manquera quand on l'aura ouvert. Tu as été cuisinière il me semble?

FIONA — Ça aurait dû être mon métier s'il n'y avait pas eu la guerre d'indépendance et la guerre civile qui a suivi... J'ai eu l'opportunité de choisir une autre voie, et je ne le regrette pas.

MAUD — Si vous me le permettez, j'ai un petit quelque chose typiquement irlandais pour finir le repas. C'est Fiona qui m'en a trouvé au marché, mais faut pas en parler, c'est pas vraiment légal...

Maud se lève et part en cuisine. Elle revient avec un flacon et six verres à liqueur.

MAUD — Mesdames et monsieur, voici le fameux poteen, la signature de l'Irlande au même titre que la bière brune, le trèfle, la guerre contre les Anglais et la pluie... Vente exclusive sous le manteau, ça nettoie bien les sinus après le repas, les connaisseurs apprécient.

JAROSLAW — Vous nous faites envie madame Murphy. Déjà, le whiskey local est une bonne fin de repas.

FIONA — Je pense que ça va vous plaire, c'est comme de la vodka.

ERIKA — Je goûterais bien mais... comment dire... Si ce n'est pas vraiment en vente par des circuits officiels, j'aurais du mal à en recommander l'achat dans mon guide touristique.

MAUD — Dites à vos touristes d'en parler discrètement aux locaux, on peut toujours en avoir sous la table si on est discret... Allez, tout le monde en prend?

RACHEL — Je ne suis pas vraiment une amatrice d'alcools blancs, mais l'expérience me tente.

MAUD — Allez, service pour cinq... *(Theresa fait signe à sa mère qu'elle en veut aussi)*
Pardon, six, mais t'as du boulot après Terry, force pas trop.

TERRY — T'en fais pas maman, je sais y aller doucement.

Maud sert tout le monde, puis elle déguste l'alcool en compagnie des convives.

JAROSLAW — Niech będzie pochwalony bóg! J'ai bien choisi mon pays pour m'installer, ça mériterait d'être polonais tellement c'est bon. Et c'est distillé à com-bien, à vue de nez?

MAUD — Là, on tape dans le 80 degrés. C'est le vieux McNamara qui fait ça, son fils prend la relève, et il commence à en vendre. Je préfère celle du fils, il force moins sur la betterave que son père, mais il fait rien en dessous de 80, comme son paternel.

FIONA — J'en ai pris une bouteille pour mon mari. Ça et la vodka faite par la diaspora ukrainienne de Dublin, il en a besoin pour son petit verre après le déjeuner du dimanche.

RACHEL — C'est fort mais ça mérite qu'on s'y attarde. Il y a de la betterave là-dedans?

MAUD — Oui, c'est fait en partie avec de la betterave, mais faut pas trop en mettre pour pas gâcher le goût. Le reste, c'est de l'orge et de la pomme de terre.

JAROSLAW — On a quelque chose qui s'en rapproche en Pologne, c'est ce qu'on appelle du buraczany. C'est de l'alcool comme celui-là, mais fait exclusivement avec de la betterave. Par contre, on s'arrête à 60 degrés pour la distillation.

FIONA — On ne vous entend pas madame Clayton-Smith, vous appréciez?

ERIKA — Ah, mais bien sûr que si... C'est toujours intéressant de goûter aux spécialités locales, *(Elle fait le salut nazi par réflexe, et, gênée, remet son bras droit en place avec son bras gauche)* surtout les recettes paysannes comme celle-là. C'est bien fort comme alcool *(Même jeu que précédemment)* mais j'ai connu aussi fort en Silésie, avant de m'installer à Londres avec mon époux... *(Même jeu que précédemment)* Comme vous dites, ça nettoie bien les sinus, *(Même jeu que précédemment)* et le reste aussi, gottverdant!

JAROSLAW — Excusez-moi, mais ça n'a pas l'air d'aller... Souhaitez-vous prendre l'air?

ERIKA : Non, non, tout va très bien... *(Elle hurle)* Panzerkampfwagen! *(Retour à la normale)* C'est vrai que c'est délicieux cette petite spécialité, on sent bien le goût du fruit, vous ne trouvez pas? *(Elle hurle)* Sturzkampfflugzeug! *(Retour à la normale)* J'avoue que je n'en prendrai pas tous les jours, mais c'est une expérience à faire, *(Elle hurle)* Achtung, luftangriff! *(Retour à la normale)* et je pense que je me dois de le men-

tionner dans la prochaine édition de mon guide touristique sur ce pays. . . *(Elle hurle)*
Wollen sie die totale krieg?

TERRY — Heu, madame Clayton-Smith, sauf votre respect, je pense qu'il serait préférable que nous vous accompagnions dans votre chambre pour que vous vous reposiez un peu. . .

ERIKA — Maintenant que vous le dites, j'ai un petit coup de fatigue, mais rien de bien sérieux, je vous rassure. . . *(Elle hurle en faisant frénétiquement le salut nazi à chaque mot)* Bierwurst! Bierwurst! Bierwurst!

JAROSLAW *(Il se lève en compagnie de Maud et Fiona)* — Je vais vous aider à ramener madame Clayton-Smith dans sa chambre, je pense que ça ne sera pas inutile.

FIONA — Merci à vous, votre aide ne sera pas inutile. . .

ERIKA *(Titubante, elle se lève)* — Merci de votre attention, mais je pense que je vais y arriver toute seule. . . *(Elle tente de regagner sa chambre mais, comme paralysée, elle se met face public et se met à chanter, en faisant le salut nazi)*

Deutschland, Deutschland über alles,
Über alles in der Welt,
Wenn es stets zu Schutz und Trutze
Brüderlich zusammenhält.
Von der Maas bis an die Memel,
Von der Etsch bis an den Belt,
Deutschland, Deutschland über alles,
Über alles in der ganze Welt!

(Elle s'effondre dans les bras de Jaroslaw, qui la porte vers sa chambre)

JAROSLAW — Visiblement, ce n'est pas destiné à tout le monde votre spécialité. . . *(À Maud)* Si vous en avez une bouteille à vendre sous le coude, je suis preneur! *(Il sort en emportant Erika, inconsciente.)*

NOIR

SCÈNE 6 : TOUS

Erika est sur scène au téléphone, devant la réception de l'hôtel côté cour. Côté jardin, Jaroslaw est affairé avec le poste de radio. Des valises sont dans l'entrée.

ERIKA — ...Non, juste un petit problème avec une spécialité locale, autrement délicieuse... Oui, demain à Londonderry, puis je rentre à Belfast en train... Mais bien sûr, j'ai toutes mes notes, et je les ai mises à jour... J'ai un taxi local qui va m'amener à la station de bus pour Londonderry qui arrive dans dix minutes, nous aurons l'occasion d'en parler à mon retour à Londres. J'ai même une adresse d'hôtel rural intéressant, à vérifier cet été pour ne pas en dire n'importe quoi... Je vous rappelle quand je suis arrivée à Londonderry, à ce soir cher... *(Elle raccroche, puis s'adresse à Jaroslaw)* Vous y arrivez avec la radio?

JAROSLAW — C'est une lampe de grillée, j'avais sa remplaçante sous le coude, une chance pour madame Murphy... *(Il met le poste en marche)* Ça devrait fonctionner maintenant...

Jaroslaw rebranche le poste et le met en marche. Il s'allume au bout de quelques instants.

LA RADIO — ...le risque d'un conflit armé en Palestine est plus que présent, les forces en présence s'armant dans la perspective de la fin du mandat britannique le 15 mai de cette année. Tchécoslovaquie : le nouveau gouvernement communiste a, selon nos envoyés spéciaux, commencé à procéder à des arrestations d'opposants trois jours après son installation en force. D'ores et déjà, plusieurs envoyés spéciaux occidentaux... *(Maud entre dans la pièce, Jaroslaw éteint la radio en la voyant)*

JAROSLAW — Votre poste est ressuscité madame Murphy. C'était une lampe de grillé, et j'en avais une de rechange sur moi. Je vous le remonte et le remet en place.

MAUD — Merci pour tout ce mal que vous vous êtes donné monsieur Wrzesinski. Vous me dites combien je vous dois pour la réparation.

JAROSLAW — Oh, mais rien madame Murphy, je vous offre ma réparation.

MAUD — Soyez gentil monsieur Wrzesinski, je ne vais pas vous laisser partir les mains vides... *(À Erika)* Pas encore là votre taxi?

ERIKA — Il ne devrait pas tarder, votre confrère m'a dit qu'il pouvait me prendre d'ici un quart d'heure quand je l'ai appelé... *(Bruit de klaxon)* Le voilà d'ailleurs! Merci pour tout madame Murphy, je ne vais pas faire attendre mon chauffeur, il m'a dit qu'il était bien pris aujourd'hui. Au plaisir de vous revoir cet été dans votre nouvel établissement à la campagne! *(Elle attrape deux valises et sort côté jardin. Entre Terry)*

MAUD — Si elle peut nous rapporter des clients celle-là, ça sera toujours ça de pris... *(À sa fille)* Chérie, si tu peux aider monsieur Wrzesinski à remettre la radio en

place, ça serait bien, ça pèse le poids d'un âne mort ce foutu poste. (*Maud sort côté cour*)

TERRY — J'y vais... (*À Jaroslaw*) Un coup de main ?

JAROSLAW — C'est pas de refus... ce n'est pas que le poste soit lourd, mais il est encombrant, et c'est toujours mieux de le déplacer à deux... (*Entrent Fiona et Rachel pendant que Jaroslaw et Terry remettent en place le poste de radio sur son étagère*)

FIONA — Bonne chance pour votre tournée aux États-Unis. J'espère que vous ne reviendrez pas les mains vides.

RACHEL — Nous avons de nombreux partisans outre-atlantique... Madame Clayton-Smith est partie à ce que je vois.

FIONA — Son taxi l'attendait, elle avait un bus pour Derry d'après ce que j'ai compris. Votre navette pour l'aéroport de Shannon passe vers quelle heure ?

RACHEL — Dans une heure, j'ai laissé mes valises à la consigne de la gare routière. Je vous laisse, je vais faire quelques achats en ville. Nous nous reverrons madame Polodenko... l'année prochaine à Jérusalem! (*Elle sort*)

JAROSLAW (*Il a remis la radio en place avec Terry*) — Voilà, il n'y a plus qu'à la brancher, elle devrait fonctionner.

TERRY — C'est bon, je la met en marche.

LA RADIO — ...avec des averses en fin d'après-midi. Pour le lundi 1er mars, pas de changement sur le temps, avec un radoucissement en vue pour cette fin d'hiver... (*Terry éteint le poste*)

TERRY — Voilà, ça marche, maman va être contente... Déjà partis nos touristes ?

FIONA — Madame Breyer voulait faire de courses en ville avant de prendre son avion, et madame Clayton-Smith a eu la politesse de ne pas faire attendre son taxi. (*Entre Maud, une bouteille à la main*) Maman, la radio marche, on l'a remise en place !

MAUD (*À Jaroslaw*) — Monsieur Wrzesinski, pour votre travail, j'ai sorti ça de ma réserve, je pense que vous ne serez pas contre... (*Elle lui tend une bouteille de poteen*)

JAROSLAW — Ah, si vous me prenez par les sentiments... (*Il examine la bouteille*) Il présente bien celui-là, je le garde pour mon retour à Dublin... Excusez-moi, je retourne dans ma chambre, j'ai mes notes à mettre au clair avant la conférence de cet après-midi... Merci beaucoup pour votre attention madame Murphy.

MAUD — C'est tout naturel monsieur Wrzesinski, vu tout le mal que vous vous donnez pour notre pays! (*Jaroslaw sort. À Fiona*) C'est ce qu'il y a de bien dans ce

métier, on voit plein de gens intéressants. Tu pars demain ?

FIONA — J'ai mon car le matin, et mon train pour Dublin à midi.

TERRY — Maman, je suis en cuisine, tu tiens la réception ?

MAUD — Oui ma chérie, pas de problème, tu peux y aller.

Theresa part en cuisine côté cour. Maud la regarde s'éloigner, puis passe derrière la réception et fait un signe à Fiona. Elle sort une bouteille de poteen et deux verres à liqueur de derrière le comptoir.

MAUD — Ça sert aussi d'apéritif, et comme je sais que tu aimes bien ça.

FIONA — Tu sais très bien que je ne te dirais pas non. . .

MAUD — C'est bien pour ça que je t'en propose. Et c'est bien meilleur à deux !

Maud sert Fiona et se sert, puis elles trinquent et boivent ensemble.

RIDEAU

CC Olivier Gabin, 8 avril 2018

Version 1.0

Cette œuvre de fiction est couverte par les dispositions de la licence Creative Commons :



Les conditions légales de la licence applicables à cette œuvre sont disponibles à cette adresse :

Lien vers la license CC by-nc-nd sur [Creativecommons.org](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/)

Mis en page avec L^AT_EX

Distribution Texlive 2016.36.20160520 et éditeur Texmaker 5.0.2